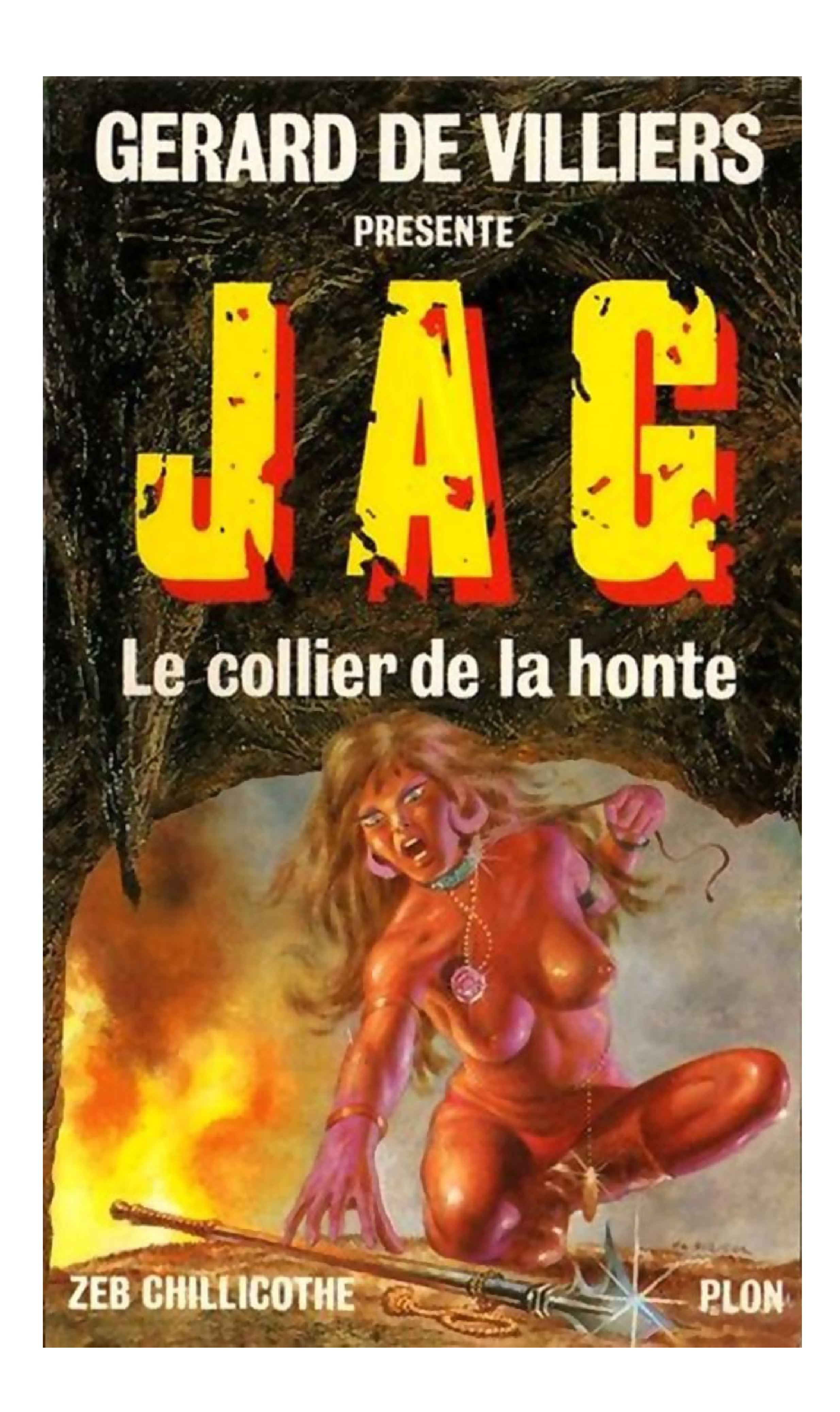

GERARD DE VILLIERS
PRESENTE
JAG
Le collier de la honte
ZEB CHILLICOTHE
PLON

Zeb Chillicothe

Le collier de la honte

JAG N°02

(1985)

Illustration : José de Huescar

PLON

À l'Est de l'Est, au Nord du Nord, au Sud du Sud, à l'Ouest de l'Ouest, le spectacle était le même.

Une espèce de grande désolation.

La planète n'était rien d'autre qu'une vaste terre brûlée.

Des pionniers fous, l'espoir chevillé au cœur, poursuivaient une quête insensée, poussant toujours plus avant, à la recherche d'Eldorados qui débouchaient inéluctablement sur des vallées d'immondices, des montagnes arides, des forêts calcinées et des villes aux ossatures rouillées, colmatées à la hâte par des blocs de béton hérissés de fers acérés et de tessons de bouteilles destinés à repousser les hordes sauvages et les meutes de chiens enragés.

Les autoroutes ne menaient plus nulle part.

L'asphalte était bouffé par des lichens et des lierres farouches qui croisaient leurs entrelacs vers des lendemains de culs-de-sac.

C'était le temps de la régression…

La belle évolution, contrôlée et quasi parfaite de la génération scientifique et technologique d'hier avait fini par sombrer.

De mort naturelle, si l'on peut dire.

Sans véritable apocalypse de feu, sans conflit nucléaire, sans chaos spectaculaire, sans tremblement cosmique.

Sans rien de toutes ces prédictions sinistres dont on avait saturé les imaginations.

Par renoncement, simplement.

Tout cela était né d'un phénomène que les dévots, vivant quotidiennement dans la crainte du Seigneur, avaient pompeusement baptisé le Syndrome du Huitième Jour. Ce qui pouvait se traduire plus prosaïquement par : « Dieu reprend ce qu'Il a donné. »

Pour les astronomes, directement concernés, on avait affaire à « l'Effet Bang Big ».

En clair, cela signifiait que l'Univers, tel que nous le connaissons, né d'une explosion cosmique vieille de 20 billions d'années, avait vu sa vitesse d'expansion stopper… et qu'il commençait à se rétracter !

D'abord assez lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à reformation de l'œuf originel qui ne manquerait pas d'exploser une nouvelle fois.

Au début, le scepticisme l'emporta.

Puis, comme des tas de planètes inconnues s'inscrivaient dans l'œil des télescopes, même les moins sophistiqués, on commença à y croire.

Le doute s'installa.

Puis la panique.

Ce qui était parfaitement ridicule si l'on songe que l'espérance de vie de l'Homme – et de la Femme – ne peut en aucun cas dépasser 150 ans, dans les situations extrêmes, lorsqu'il est bien difficile d'établir un état civil convenable.

Une folie s'empara des peuples déjà irresponsables et assistés.

L'idée que leur planète était irrémédiablement condamnée leur fut intolérable.

Jugeant leur Avenir derrière eux, ils avaient « démissionné » en bloc, refusant de participer plus longtemps à un système dérisoire.

Les économies s'étaient ralenties, puis arrêtées.

La démographie était tombée à rien.

Les politiciens tentèrent bien de renverser la vapeur mais ils le firent si maladroitement, en voulant employer la contrainte, que des insurrections éclatèrent et avec elles la fin de notre ère.

Alors, l'Homme qui avait toujours été un loup pour ses congénères, libéré du fragile vernis de la Civilisation, avait recouvré ses facultés engourdies, ses instincts de mort.

Commença le temps de l'Après…

Le temps de la férocité, de la violence.

On bascula en pleine Dimension Sauvage.

CHAPITRE PREMIER

Ce fut le froid qui réveilla Jag.

On les avait parqués pour la nuit dans les profondeurs du cirque, bien loin du ciel, dans une vaste salle aux murs ruisselants d'humidité avec quelque maigres bottes de paille en guise de litière.

Avides de chaleur, la plupart des esclaves s'étaient regroupés en une grappe humaine, un tas de chairs blêmes qui laissait entrevoir, tour à tour, bras, têtes et jambes, selon l'éclairage dansant d'une torche grésillante.

Jag avait préféré se tenir à l'écart. Pour l'heure, il le regrettait presque. La température ambiante ne devait pas dépasser cinq degrés et son corps entier était glacé jusqu'aux os.

S'asseyant, il récupéra une poignée de paille, la roula en boule et commença à se bouchonner longuement, de la tête aux pieds, jusqu'à ce que sa peau le brûle.

Ensuite, il fit jouer ses muscles, ses articulations, afin de se rendre compte de son état.

Tout allait bien. Il ne se ressentait nullement de son combat de la veille, ce défi dément qui l'avait vu s'opposer simultanément à cinq hommes, lutte inégale qu'il avait pourtant fini par gagner à la grande stupeur de l'assistance.

Porté par la haine, galvanisé par le souvenir de Patch, son père spirituel, Jag avait donc mis à mal Bascom et ses quatre sbires sans autres dommages pour lui même qu'une paire d'entailles dans le dos et sur le ventre ainsi qu'une estafilade au bras gauche, blessures superficielles que le médicastre de l'arène avait soignées en cinq sec.

En ce petit matin glacial, la fièvre de la victoire retombée, Jag se demandait s'il n'aurait pas mieux valu que tout s'arrête là,

dans ce rond de sable rougi par le sang des innombrables victimes.

Un cliquetis métallique le tira de ses pensées.

Debout devant la grille, un garde passait et repassait sur les barreaux un car en alu dont le fond, patiné par l'usage, luisait comme un miroir.

— Allez la chiennaille, assez roupanné ! On se lève et on se met en rang !

Habitués à obéir, les esclaves obtempérèrent dans le plus grand silence. La grille ouverte, ils reprirent le chemin de la surface, empruntant le même dédale de couloirs lépreux, les mêmes interminables escaliers en colimaçon aux marches incurvées par les pieds des réprouvés.

Paradoxalement, il faisait moins froid à l'extérieur.

L'aube pointait tout juste. Un plafond de nuages gris-noir stagnait au-dessus de la ville mais il aurait été bien imprudent d'en déduire quoi que ce soit quant à la nature du temps à venir. Nul ne s'y serait risqué et tout le monde s'en moquait. La seule chose que l'on redoutait vraiment, c'était la chute d'un de ces anciens vaisseaux stellaires bourrés d'explosifs, de déchets nucléaires ou de pestes chimiques que les Anciens, ces hommes débordants de futilité, avaient satellisé pour se débarrasser d'une technologie devenue encombrante.

D'ordinaire, ces retombées catastrophiques ne se produisaient que durant la Saison des Chutes mais il y avait des bavures et, finalement, elles pouvaient se produire n'importe quand, pendant la Saison des Cendres ou bien celle des Nuits-les-plus-longues.

Des villes, des régions entières avaient ainsi été rayées du globe, des populations décimées sans que l'on n'y puisse rien.

Alors qu'on les dirigeait vers de longues tables où leur serait servi un méchant brouet fait de lait caillé et de graines broyées, Jag sentit une drôle d'odeur, un remugle inconnu venir lui chatouiller les narines. C'était lourd et âcre. Il était incapable d'en dire plus. Cela n'éveillait rien dans sa mémoire olfactive.

L'en-cas expédié, on les regroupa selon leur destination et Jag se retrouva avec une douzaine d'hommes nantis comme lui

d'un collier fait d'émeraudes et d'argent ciselé aux armes de Galaxius, le Sous-Proctor qui les avait achetés.

Ils restèrent là un bon moment, à attendre, ceux qui les entouraient ne sachant quelle décision prendre, attendant eux-mêmes des précisions quant au mode de transport de ces nouveaux sujets.

Alentour c'était le même cafouillage. Des interrogations fusaient, relayées par les responsables qui se terminaient invariablement par des bordées de jurons.

Les esclaves se regardaient d'un groupe à l'autre, furtivement, ne tenant pas à établir le moindre contact, fût-il des yeux. C'était chacun pour soi. La fraternité n'était pas de mise. Ce serait pour plus tard, lorsque les différents rôles auraient été distribués et elle viendrait alors des plus mal nantis.

Finalement l'ordre arriva de partir à pied.

Ils s'ébranlèrent alors dans les derniers et quittèrent le cirque en colonne, entourés de quatre hommes en armes vêtus d'un uniforme de drap noir et coiffés d'une petite casquette presque plate à courte visière.

Le hasard avait placé Jag en dernière position.

Comme les gardes cheminaient deux par deux, à mi-hauteur de la colonne, Jag éprouva la tentation de s'enfuir. Ce devait être possible, il suffisait simplement de choisir le bon moment, à la faveur d'un changement de direction. D'un bond il atteindrait une ruine, un bâtiment, et pourrait se perdre dans la cité. Là, il n'aurait plus qu'à se débarrasser de ce collier un peu trop voyant. Après, à lui de se débrouiller. Il pourrait toujours trouver à se placer, devenir lutteur ou mercenaire le temps de se refaire, d'acheter un cheval, un équipement avant de remettre le cap sur le Sud.

Il en était là de ses pensées lorsque l'« odeur » vint à nouveau lui agacer les narines.

Simultanément il repéra la fumée. Une large écharpe qui allait serpentant tout en prenant du champ alors qu'elle se diluait, s'effilochant sur les plus hautes tours crénelées de Ténéssia.

L'odeur venait de là, de cette fumée grasse qui montait au loin en volutes orbiculaires, de plus en plus blanche au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient car ils allaient droit dessus, à n'en pas douter.

Curieux, Jag remit à plus tard ses projets d'évasion.

CHAPITRE II

Rabattu par une saute de vent, un paquet de fumée blanchâtre s'engouffra entre deux rangées de hangars, noyant hommes et bâtiments, provoquant des toux en rafales et un début de panique que les gardes endiguèrent en caressant quelques côtes de la crosse de leurs fusils.

Puis un autre souffle fantasque balaya la rue et la petite troupe déboucha sur une vaste esplanade entourée de palissades à claire-voie et parcourue d'un entrelacs de barrières qui canalisaient différentes sortes de comestibles vers une espèce de long serpent de bois et de métal.

En le découvrant, Jag eut un coup au cœur.

Dans le même temps, il comprit pourquoi toute velléité de fuite l'avait abandonné. À son insu, par un mystérieux sixième sens, son corps avait enregistré un message dont il ne prenait connaissance que maintenant.

Lui qui avait toujours été fou des anciens engins motorisés, ce qui avait d'ailleurs failli lui coûter la vie, ne pouvait que s'enflammer à la vue de cette drôle de chenille.

Un train !

Car il s'agissait d'un train, il en avait la certitude, le sentait de toutes ses fibres bien que n'en ayant jamais vu jusque-là.

Simplement, il se rappelait les enseignements de Patch, ses longs discours sur ce qui était bon ou mauvais pour la survivance en ces temps de barbarie. Le vieux condamnait sans appel toutes les machines. Et en particulier tout ce qui roulait. Pour lui, rien ne valait le cheval. Le reste ne méritait même pas qu'on en parle. L'Ère Mécanique avait amené le malheur et il n'avait pas assez de vocabulaire pour la fustiger.

Fort de son sujet, il avait passé des heures et des heures à

chapitrer Jag, à décrire par le menu tous les molochs du monde ancien, ne répétant souvent que ce qu'il avait lui-même entendu, que ce fût durant de longues chevauchées ou bien encore lorsque l'attente s'imposait, pendant la Saison des Chutes lorsqu'il fallait se tenir à l'abri.

Pédagogue correct, mais très mauvais psychologue, le vieux ne se rendait pas compte qu'en voulant combattre une certaine image du passé il ne faisait qu'attirer l'imagination de son élève.

Ainsi, Jag avait grandi dans le culte secret de la machinerie.

Feignant d'abonder dans le sens de son mentor, il n'avait fait en réalité qu'entretenir ses fantasmes en obligeant très souvent le vieux à enfourcher son cheval de bataille favori tout en le pressant de milliers de questions glandilleuses très souvent éludées par des réponses en forme de juron.

« Maugrebleu de tout ce qui roule ! » pestait alors Patch en secouant longuement la tête.

Ce retour en arrière arracha un sourire à Jag. Il avait encore la phrase dans les oreilles, comme une douce musique.

Un méchant coup de crosse à hauteur des lombaires le ramena à la réalité.

— Eh toi ! il faut te porter ? Dépêche-toi de recoller à la file avant que je me fâche !

Sans même accorder un regard au garde qui le pressait, Jag suivit le mouvement le cœur battant. Il ne se souvenait pas avoir jamais ressenti pareille émotion.

Alentour régnait une formidable animation.

Ivre d'images, de bruits, de fureur, Jag progressait en tournant sur lui-même, curieux, avide.

Bousculé, malmené, il devait jouer des coudes, repousser les gêneurs du soc de sa solide carcasse, se hausser sur la pointe des pieds pour mieux englober tout un espace merveilleux qu'il avait peur de ne pouvoir cerner.

En dehors des laineux peureux, des longues cornes rétifs, des yacks dolents que l'on poussait dans des wagons aux portes coulissantes, il y avait toute une foule composée de guerriers cuirassés et masqués de casques aux visières de plexi noirs ; des

marchands assis à croupeton qui proposaient des denrées posées sur des toiles à même le sol ; des joueurs de cartes, de dés ; des nanas-l'amour nues sous des manteaux transparents qui interpellaient les passants de manière on ne pouvait plus obscène ; et l'inévitable cohorte de déjetés, de maupiteux, qui ne savaient que tendre la main dans l'espoir de récupérer quelque menuaille.

Et puis il y avait les badauds, les curieux, les errants, qui venaient là pour voir, pour rêver, pour se donner un but.

Il y avait aussi d'autres esclaves déjà parqués dans des corrals que des gardiens s'affairaient à regrouper pour les faire passer sous le feu croisé de deux lances à eau afin de les décrasser avant l'embarquement.

Jag nota qu'il n'y avait que des hommes et que tous portaient le même collier que lui. Apparemment, tous ceux qui servaient Galaxius étaient affublés du même gorgerin. Les gardes également. Pourquoi pas ? Personnellement, Jag n'y voyait aucun inconvénient. Cela ne le gênait nullement. On aurait pu tout aussi bien les marquer d'un sceau grésillant, comme on le faisait avec les comestibles à cornes, l'infamie eût été plus grande, indélébile. Mais, de toute façon, Jag avait connu pire lorsqu'il lui avait fallu supporter le joug pour éventrer les champs stériles de la paysandaille. Avec ce collier, il se sentait presque élégant !

Un couloir de cordes les amena sur un quai bitumé, tout près du train, et Jag put contempler à loisir l'interminable succession de wagons accrochés les uns aux autres par un système de chaînes et de curieux leviers.

Plus on remontait, plus les voitures changeaient, aussi bien de formes, elles étaient plus longues, que dans la composition et la décoration.

À intervalles réguliers se trouvaient des wagons-plateaux sur lesquels étaient installés des mitrailleuses sur trépied, des mortiers, des lance-flammes, le tout à l'abri de remparts faits de sacs de sable et servis par des gardes nonchalants occupés pour l'heure à jouer avec de curieux osselets tandis que d'autres échangeaient des souvenirs salaces en rigolant trop fort.

À les voir ainsi, souriants, décontractés, heureux, Jag éprouva une certaine jalousie en même temps qu'une envie d'être des leurs, de partager leur vie d'aventure. Après tout, ce devait être possible, il savait se battre, ne connaissait pas trop mal le maniement des armes et mourait d'envie de mettre ses capacités à défendre ce convoi d'un autre temps.

Il ne savait pas à quoi on le destinait car en définitive le Sous-Proctor Galaxius avait tout de même versé cent mille pointes pour l'acquérir mais il avait fait ses preuves en tant que combattant et nul doute qu'on lui trouverait une affectation dans ses cordes.

Courant sur les toits, sautant de voiture en voiture, souples, aériens, des nains à la peau foncée s'affairaient à diverses tâches, briquant, nettoyant, tandis que d'autres trottaient le long de la voie, inspectant les roues d'acier, des burettes dégueulantes d'huile jaunâtre à la main, avant de se glisser adroitement entre les essieux et de disparaître comme avalés par le monstre de fer avant de resurgir quelques mètres plus avant comme expulsés par une matrice fabuleuse.

Plus avant encore, deux de ces curieux petits hommes s'occupaient à remplir d'eau un wagon compact qui recelait sur toute sa partie première un chargement de charbon criblé.

Puis ils parvinrent à la tête du train et là, Jag s'arrêta, quasi statufié par le spectacle fantastique de ce monstre de métal long d'une quinzaine de mètres qui attendait là, tapi sur ses rails, lâchant bruyamment des souffles de vapeur qui filaient en sifflant entre ses roues cerclées de peinture argent.

Subjugué, Jag recula de quelques pas et laissa son regard parcourir toute la longueur du convoi. Cela lui sembla interminable.

Cette machine noire et luisante n'allait tout de même pas tirer tout ça ?

Par la fenêtre du poste de conduite, un homme l'observait, la tête prise dans un bonnet à oreillettes en cuir noir.

Surpris, Jag lui lança un sourire piteux que l'autre accueillit par une grimace.

— Vous allez tirer tout ça ? demanda Jag en désignant

l'enfilade de wagons d'un déplacement d'index.

— Pourquoi, tu veux pousser derrière ?

Puis, sans attendre de réponse, le mécanicien disparut et Jag se retrouva seul, un peu décontenancé, à contempler cette lourde et massive architecture hérissée de toute une gamme de tuyaux qui couraient comme autant de veines et d'artères saillantes, tissant un véritable réseau circulatoire autour de l'espèce de carlingue brillante.

Invisible, un cœur puisait sous la carapace noire, actionnant au ralenti tout un système de bras mécaniques et de pistons ruisselants de graisse prêts à arracher la bête de sa fausse torpeur.

— En rang ! hurla la voix d'un garde. En rang et vite !

Rappelé à l'ordre, Jag recolla bien vite à son groupe au moment où il s'engageait dans un corral recouvert d'un auvent troué. Là stationnait un wagon désaffecté arrangé en bâtisse sommaire d'où émergea un type en manches de chemise occupé à remettre son pantalon.

Une femme apparut derrière lui, un boa de dentelles rouges autour du cou, les aréoles de seins peintes en bleu, le sexe épilé.

— Eh, Otis ! Tu oublies ça ! dit-elle en lui lançant sa veste.

Puis, après un rire gras, elle referma sa porte tandis que le nouveau venu, Otis en l'occurrence, finissait de s'attifer en jetant un coup d'œil à ces recrues de dernière minute.

À cet instant naquit une rumeur sous la forme d'un bourdonnement qui finit par couvrir les cris et les hennissements ambiants. On s'interpellait de loin en loin se repassant un mot qui courait de lèvres en lèvres comme un trait de poudre enflammée.

La cloche rutilante qui trônait à l'avant de la locomotive se mit à tinter, bientôt accompagnée de coups de sifflets stridents.

Un garde arriva en courant, s'adressant à l'homme qui passait sa veste.

— Cavendish ! C'est Cavendish !

Alors ce fut le silence et un mouvement général poussa toute l'assistance vers le quai, gardes et esclaves confondus.

Un cavalier arrivait au pas, blanchi par la poussière, monté sur un cheval zain.

Instantanément, Jag pensa à Patch. L'espace d'une poignée de secondes, son cœur s'emballa tandis qu'un grand vide lui courait dans la tripaille.

Puis la silhouette se précisa.

L'équipage quitta les rails, escalada le remblai, déboucha sur le quai replongeant Jag dans la réalité.

Patch était mort dans ce minable bordel, dernier nid à plaisir avant le Désert Salé, exécuté froidement par Bascom et lui n'était plus rien d'autre qu un esclave en quête d'un emploi.

De près, le cavalier ne ressemblait plus qu'à lui.

Vêtu d'une tunique de peau frangée alourdie par une casaque de fourrure bourrue, de jambières de cuir remontant jusque sous la taille, le torse bardé d'une triple cartouchière, l'homme semblait faire corps avec sa monture.

De son chapeau à larges bords coulaient de longs cheveux blonds comme la paille qui lui descendaient plus bas que les épaules. Tout le bas de son visage était mangé par une barbe légèrement plus foncée. Il avait la peau cuite et recuite par les éléments, le masque impénétrable de ceux qui en ont trop vu.

Mais ce qui frappait le plus, c'était son regard. Deux yeux d'un bleu délavé, dilué, qui glissaient sur les choses comme s'il n'y avait rien à voir. On avait toujours l'impression que cet homme-là, regardait ailleurs, au-delà du décor. Avec lui on se sentait quasi transparent. Inexistant.

Jeté en travers de l'encolure de son cheval, un cadavre ballottait au rythme de la progression de ce curieux équipage.

CHAPITRE III

Ayant aperçu l'homme qui s'appelait Otis, responsable du cheptel humain, le cavalier poussa sa bête vers lui et, du genou, il se débarrassa de son funèbre fardeau.

Le corps roula au sol avant de se figer sur le dos, bras en croix, exposant à la vue de tous la dépouille d'un homme entre deux âges, le visage bleui, presque noir, figé en une effrayante grimace, les yeux exagérément exorbités, la langue sortie comme une virgule incongrue, le cou renflé de deux énormes boursouflures noirâtres qui recouvraient presque le collier aux armes du Sous-Proctor.

— Il avait trop d'avance, déclara le cavalier, tu me l'as signalé trop tard.

Préoccupé, Otis se passa la main dans les cheveux.

— On venait de l'acheter pour le marathon, grogna-t-il, en tournant autour du mort et en lui donnant de petits coups de la pointe du pied. Il avait le gabarit d'un bon fondeur…

— Il était effectivement capable de courir vite et longtemps.

Furieux, Otis ne se domina plus et ses coups de pied retournèrent le cadavre.

— Que ça vous serve de leçon, à vous tous ! rugit-il soudain en se dressant face à l'assistance. Regardez-le bien, gravez-vous son image dans les yeux…

Ce disant, il s'affaira à remettre le corps dans le bon sens afin de frapper les imaginations, n'y parvint pas, dut se faire aider par deux gardes.

— Regardez bien, tas de bons à rien, regardez ce qui vous attend si vous tentez de vous enfuir ! Vous pouvez toujours essayer de mettre les bouts, on ne gâchera ni un gramme de poudre ni un gramme de plomb pour vous coucher par terre !

On vous laissera courir jusqu'à ce que votre Peau de Chagrin, ce collier que vous portez autour du cou vous cisaille la gorge !

Un long murmure d'effroi parcourut l'assistance. Instinctivement, des mains s'en vinrent caresser le curieux licol, trahissant la crainte en même temps qu'une certaine incrédulité.

— Que vous soyez avec nous depuis longtemps ou que vous arriviez, il faut bien vous persuader que vous êtes, que nous sommes tous la propriété du Grand Galaxius, reprit Otis, les poings sur les hanches en s'adressant à son public. Nous devons lui appartenir corps et âmes ! C'est un honneur que de le servir ! Nous sommes tous les sujets de son Empire Mouvant, tâchez de vous en souvenir ; sinon, votre Peau de Chagrin vous rafraîchira la mémoire ! Faites votre travail, restez dans les limites du camp et tout ira pour le mieux ! Sauvez-vous, et Cavendish vous ramènera dans cet état : personne n'a jamais réussi à quitter le Grand Galaxius, entrez-vous bien ça dans le crâne ! Et ceux qui ont essayé ont toujours été repris ; ceux que Cavendish a récupérés avant que le collier ne leur ait brisé le cou ont regretté d'être venus au monde ! Pas vrai, Cav ?

Occupé à allumer un médianitos avec un briquet à amadou, le cavalier eut un grognement qui pouvait passer pour un assentiment.

Jugeant son discours suffisamment éloquent, Otis prit le temps d'enfiler des gants puis il donna alors des ordres pour que la dépouille soit exposée à la vue de tous, pour l'exemple. Il s'ensuivit d'ailleurs une vive discussion à ce sujet, le mécanicien refusant que l'on accroche le cadavre à son train.

Comme le responsable du matériel humain menaçait d'en référer à l'instance suprême, à Galaxius en personne, l'autre l'envoya proprement balader.

— Je ne me mêle pas de tes affaires alors garde ton nez hors des miennes, rétorqua-t-il. Et n'oublie pas que je suis le seul à pouvoir mener ce train ; je ne pense pas que tu sois indispensable dans ta branche, mais je me trompe peut-être…

Furieux, Otis poussa alors une grande gueulante, distribua quelques vaillants coups de pied avant de conclure par une

ultime recommandation.

— Et ne perdez pas votre temps à essayer de vous libérer, ce collier est inviolable, lança-t-il. De plus malins que vous se sont cassés les doigts dessus sans jamais parvenir à même l'entamer ! Et maintenant, remettez-vous en rang, et vivement !

L'intermède terminé, la routine reprenait ses droits. Le tri commença selon de mystérieux critères et des groupes se formèrent en attente d'une destination.

Puis ce fut au tour de Jag.

— Je te reconnais, toi, fit Otis en le jaugeant d'un œil expert. Tu es le survivant d'un des combats d'hier soir. Je t'ai vu te battre, j'étais dans l'arène. Tu as été très bien, vraiment très bien. Un contre cinq, il fallait le faire !

Ce disant, il avait entrepris un mouvement tournant autour de Jag et ponctuait chacune de ses courtes phrases de coups appliqués avec force sur différentes parties du torse musculeux.

— Tu es la meilleure recrue que nous ayons eu depuis longtemps. Je ne sais pas encore ce que je vais faire de toi mais je suis content de te compter dans mon parc. C'est pas si souvent que j'hérite de battant dans ton genre ! Ravi de t'avoir, mon gars !

Jag était loin de partager son point de vue mais il se garda bien d'en faire mention. Une foule d'idées contradictoires se pressaient dans sa tête et il ne savait plus très bien où il en était, ce qu'il souhaitait. Tout allait vite, trop vite, ajoutant à la confusion, au désordre qui le hantait. Dans un premier temps, il avait été séduit par le train, éprouvant un mordant désir de s'intégrer au convoi, de servir ce monstre mécanique. Mais alors, il se sentait libre ; enrôlé de force, soit, mais tout en conservant la possibilité de s'enfuir quand il le voudrait, avec les risques que cela impliquait d'être abattu ou repris et fouetté à mort. Cela faisait partie de la règle du jeu. Seulement il semblait que la donne fût tout autre. Ce collier, cette Peau de Chagrin comme on l'appelait plus couramment, remettait tout en question. C'était la fin du rêve, pire que le fardeau pesant du joug dont il s'était finalement accommodé.

Comment vivre sans espoir ?

CHAPITRE IV

Placé tout seul à l'écart des autres groupes, Jag observait ce qui se passait alentour d'un œil distrait. Son esprit était ailleurs. Il se demandait ce qu'il fallait entendre par « les limites du camp ». C'était flou comme définition. Comment devait-on l'interpréter ? Quelle était la distance « légale » ? Il faudrait s'en inquiéter. Et puis non. Du moins pas directement. Autant ne pas se faire remarquer et s'en remettre aux confidences de ses compagnons les plus anciens. Eux devaient savoir. Il suffisait d'attendre, d'écouter et faire son profit du moindre détail.

Fort de ces nouvelles résolutions, Jag se rebrancha sur la réalité.

Près de lui, deux esclaves s'escrimaient à vouloir faire entrer le cadavre du fuyard dans un sac en toile légère. Il se joignit à eux, plus guidé par la curiosité que par le désir d'entraide. Se portant à hauteur des épaules, il s'intéressa à la fameuse Peau de Chagrin. Elle avait à ce point pénétré dans les chairs qu'on la distinguait à peine. Jag se fit la réflexion que pour en arriver là le collier avait dû perdre au moins un tiers de sa circonférence. Tel quel, il ressemblait à ces brides en fil de fer que l'on bouclait autour de certains troncs d'arbres et qui finissaient par disparaître recouvertes par des bourrelets d'écorce. Seulement là le procédé était inverse.

Puis le sac fut chargé dans une charrette sous le regard narquois du mécanicien perché dans l'habitacle de sa locomotive.

Jag nota que l'on ne récupérait pas le collier. Il voulut s'en inquiéter puis renonça. Inutile d'éveiller l'attention. Sans compter qu'il valait mieux pas se confier à n'importe qui.

Un peu plus loin, Cavendish achevait de bouchonner sa monture. En véritable homme de cheval, il s'occupait d'abord de

l'animal. Cela le rendit sympathique à Jag bien que l'autre ne dégageât aucune forme de chaleur par ailleurs.

Le zain brossé, puis nourri, Cavendish se rapprocha d'un abreuvoir afin de se récurer à son tour. Il fut bientôt torse nu, plutôt longiligne mais bien découplé. Une épaisse toison presque rousse lui recouvrait la poitrine et les épaules. Comme il s'aspergeait, Jag eut soudain une révélation : cet homme-là avait le cou nu. Il ne portait pas de Peau de Chagrin !

Aussitôt les pensées de Jag se mirent à galoper. Quelle place particulière occupait donc Cavendish pour être dispensé du collier ?

L'arrivée d'une vieille connaissance tira Jag de sa méditation. Il s'agissait du second de Galaxius, un homme au teint parcheminé et aux yeux bridés qui répondait au nom de Donk. C'était lui qui avait passé son collier à Jag. Sur le moment, le jeune homme n'avait prêté aucune attention à l'opération et il ne pouvait que le regretter. Encore eût-il fallu prévoir…

Une solide discussion opposa Donk et Otis. Les deux hommes allaient et venaient tout en continuant à s'entretenir avec véhémence. Otis semblait se défendre pied à pied, s'exprimant avec volubilité, balayant l'air de ses mains gantées. Devant cette faconde, Donk restait de marbre. Son visage ne reflétait aucun sentiment particulier. Il se contentait de répliquer de temps à autre d'un seul mot bien senti qui désarçonnait momentanément Otis, lequel, jamais à court d'arguments, repartait de plus belle dans une tirade enflammée.

Après une demi-douzaine de ces allers et retours la conférence tourna court et Otis resta seul, statufié, tandis que Donk se dirigeait droit sur Jag.

— Suis-moi, lui dit-il en passant sans même s'arrêter.

Surpris, Jag marqua un moment d'hésitation avant de lui emboîter le pas.

Ils reprirent de nouveau le quai bitumé mais dans l'autre sens cette fois. L'agitation était à son comble. Des théories de réprouvés escaladaient des rampes en bois avant d'être absorbés par les gueules rectangulaires des wagons de bois goudronné. Les comestibles avaient déjà embarqué. Sur les plates-formes,

on s'activait également. Des gardes remontaient et verrouillaient les longues ridelles latérales tandis que d'autres s'habillaient un peu plus chaudement de bonnets de poils et de touloupes. Certains wagons à vigie-serre-frein dont l'habitacle surélevé avait été aménagé en tourelle blindée étaient investis par leurs servants.

Couvrant le brouhaha ambiant, la voix d'Otis les rattrapa.

— C'est une erreur grossière, hurla-t-il, vous allez le gâcher !

Comme Jag s'était retourné, Donk le tira par le bras, l'invitant à poursuivre son chemin.

— Otis est un homme sans imagination, commenta-t-il, il est attaché à des valeurs obsolètes.

— Ah bon, fit Jag pas vraiment concerné, le regard rivé sur la locomotive dégueulante de fumerolles.

Sur un ordre jailli de nulle part et colporté tout au long du convoi, toute la peuplade naine se laissa glisser au bas des wagons dans un joyeux et exubérant babil.

Jag se rendit compte qu'il ne s'agissait pas en fait de nains au sens propre du terme mais de petits hommes parfaitement constitués, nullement contrefaits ou disgracieux comme l'étaient en général les gnomes qui flanquaient la plupart des Puissants. Le petit peuple du train était constitué d'hommes sains, sans tare ni infirmité, de véritables miniatures aux traits fins, ciselés.

Pourtant, au fur et à mesure de sa progression, Jag éprouva, en les croisant, une véritable sensation de malaise.

L'explication de son trouble lui vint quand il s'aperçut que tous ces homuncules se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ils étaient tous faits mêmement, de corps et de visage. Comme autant de jumeaux. C'était proprement ahurissant !

Jag se dévissa le cou à vouloir en découvrir un qui fût différent des autres mais il dut bientôt renoncer. Ils étaient tous semblables.

Puis ils atteignirent des voitures longues, bien carénées, peintes en pourpre et en doré, décorées d'astres, d'étoiles, de cavaliers caparaçonnés de combinaisons à soufflets, montés sur

des fusées étincelantes, perdus dans des nébuleuses, des planètes-fleurs aux pétales en forme de cœurs, de vaisseaux à voiles et à tuyères emplis d'éphèbes nus et couronnés jouant de la harpe et de la flûte et laissant derrière eux un sillage de paillettes or et argent.

Avant de rejoindre Donk qui venait d'escalader les trois marches d'une voiture constellée de fenêtres, Jag jeta un ultime regard autour de lui.

Le départ était imminent. On achevait de boucler les portes coulissantes des wagons de marchandises où étaient entassés hommes et bêtes. Des cris, des ordres fusaient de toutes parts, on s'activait, on courait.

Dans toute cette agitation, seul Cavendish conservait un comportement normal. Il se séchait longuement avant de se rhabiller, nullement troublé par la vague de fébrilité qui parcourait le quai entier. À le voir on aurait pu penser qu'il ne faisait pas partie du convoi, qu'il allait rester là avec la foule de curieux qui commençait à s'agglutiner en haies mouvantes.

Un long hululement déchira soudain l'atmosphère, appelant les derniers retardataires à rejoindre leurs postes. Un flot de traînards se pressa bientôt aux portes des wagons de queue, la tête du train étant réservée à Galaxius et à ses proches.

Il y eut un nouveau coup de sifflet strident et la longue chenille commença de s'ébranler.

Ce fut d'abord un long soubresaut, une espèce d'interminable frissonnement qui désengourdit tout le cortège, puis l'onde de choc s'inversa et le train amorça un mouvement arrière qui déséquilibra ceux qui ne se tenaient pas.

Envoyant des jets de vapeurs tous azimuts, crachant une fumée blanchâtre, la locomotive démarra doucement de toute la puissance de ses longues bielles.

Accroché à une barre d'accès, Jag escalada à son tour les trois marches, pénétra dans le wagon en ayant l'impression d'entrer dans le corps d'un monstre longiforme. Avant de monter, il avait eu le temps de reconnaître la fameuse odeur qui l'avait tant intrigué au point de lui éviter une fuite qui lui aurait sans doute été fatale. C'était celle qui s'échappait de la cheminée de

la locomotive.

Enfilant un couloir, il rejoignit Donk qui l'attendait penché par une fenêtre abaissée.

Sur le quai, en dehors de la foule des badauds, il ne restait que Cavendish.

Le cavalier finissait de se rhabiller comme s'il avait tout son temps. Puis il décrocha son chapeau, sa ceinture d'armes et attrapa au passage le wagon qui l'intéressait, celui qui recelait son cheval.

Sans rien dire, Donk se dégagea de leur point d'observation, reprit sa progression.

Avant de le suivre, Jag s'attarda un instant à la fenêtre à voir défiler le paysage. Les constructions, les ruines se raréfiaient rapidement. Bientôt un désert grisâtre s'installa, bordé à l'horizon de crêtes dont les sommets disparaissaient sous les nuées.

Une boule d'amertume lui monta alors à la gorge. Il s'éloignait encore de son but, le Sud et son Désert Salé, là où Patch était tombé.

CHAPITRE V

Jag avait connu des fortunes diverses mais jamais il ne lui avait été donné d'évoluer dans un tel luxe.

Donk l'avait abandonné dans un compartiment tout décoré de panneaux de bois, de tentures, avec des miroirs aux murs et un sol recouvert de tapis à grands poils sur lequel on avait l'impression de flotter.

Au plafond, un ventilateur à longues pales brassait mollement un air chargé de senteurs musquées.

Raffinement suprême, la lumière tombait d'ampoules électriques entourées de collerettes de verre en forme de fleurs.

Incrédule, Jag passa un bon moment à tripoter les différents interrupteurs, émerveillé que l'on puisse ainsi, d'une simple pression, faire reculer les ténèbres. Il en avait entendu parler par Patch, et par le Fou aussi, ce drôle de bonhomme au regard illuminé qui prétendait, entre autres, que les étoiles se rapprochaient. Mais jamais il n'avait été confronté à ce que beaucoup considéraient comme une diablerie.

Enfonçant une touche murale, il eut la surprise de voir tout un panneau s'abaisser, déposant une vaste couche dans la pièce, un lit qui en aurait contenu six comme lui, recouvert de peaux de laineux, et dans lequel il faillit se noyer lorsqu'il voulut s'y asseoir. Lui qui avait toujours dormi à même le sol n'aurait jamais pu imaginer que l'on puisse s'étendre sur quelque chose d'aussi mou. Les lits du bordel, qu'il avait cru doux, ne souffraient pas la comparaison. Autant mettre en parallèle l'eau et le sable.

Le lit escamoté, il ouvrit les différents placards, découvrit un lavabo tout en marbre avec une robinetterie en or qu'il manœuvra par jeu et fut tout étonné de constater qu'il pouvait

avoir de l’eau chaude à volonté.

Puis il inventoria des penderies débordantes de soieries, de sous-vêtements arachnéens, de toges, de tuniques ; des tiroirs remplis de crèmes, d’onguents, de parfums ; des coffres recelant toutes sortes de chaussures, cothurnes, bottes courtes ou cuissardes.

Son tour d’horizon terminé, il se retrouva seul au beau milieu de la pièce en proie à une profonde détresse.

Sous ses pieds, le sol défilait à grande vitesse. Chaque tour de roue l’éloignait du but qu’il s’était fixé dans un staccato lancinant, une litanie qui lui serrait le cœur. Un chant mécanique de tous les instants auquel il ne pouvait échapper même en se bouchant les oreilles, une sourde trémulation secouant tout le convoi.

Dans ce contexte, Jag se faisait l’effet d’un déserteur. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Avait-il eu le choix ? Non, bien sûr ! Il avait seulement tiré parti des circonstances, s’arrangeant pour conserver une ligne de conduite dont il n’ait pas à rougir et cela l’avait conduit là où il était présentement, dans un train qui roulait vers une destination dont il n’avait pas idée, avec autour du cou une bride semi-vivante qui condamnait toute tentative de fuite.

Un des nombreux préceptes du vieux Patch traversa soudain la tête de Jag, *Le tout, c’est d’observer et de s’adapter. La survivance ne demande rien d’autre.*

Respirant un grand coup, Jag s’approcha de l’un des miroirs dans le but de s’intéresser de très près à son collier.

Gros comme le petit doigt, frappé d’un G entouré d’une couronne de lauriers, émaillé d’éclats d’émeraudes, le bijou n’offrait vraiment rien de particulier à première vue, si ce n’était une absence totale de système de fermeture… Et d’ouverture, bien évidemment.

Intrigué, Jag entreprit d’en faire le tour sans rien découvrir. Pas la moindre rainure, la plus mince faille. Il eut beau en suivre plusieurs fois la circonférence du bout de l’ongle, dans l’espoir de déceler quelque chose qui se serait soustrait au premier regard, rien ne retint son attention. Il décida alors de renoncer,

remettant cet examen à plus tard, et sur un autre collier que le sien pour plus de facilité.

Une nouvelle fois il déplora sa distraction de la veille, alors que tout à sa joie d'avoir expédié *ad patres* Bascom et ses quatre acolytes il avait laissé Donk le cercler de ce fâcheux harnais sans même lui accorder le plus petit coup d'œil. Il se souvenait seulement d'un déclic qu'il avait alors comparé au craquement des vertèbres de Bascom lors de sa mise à mort. S'il y avait eu déclic, il existait fatalement un mécanisme…

Un doute lui vint tout à coup : et si tout cela n'était qu'une vaste comédie, si ce morceau de ferraille n'était rien d'autre qu'un simple collier d'apparat mis au service d'une sombre mascarade ? Qui empêchait Cavendish, une fois son gibier rattrapé, de se livrer à une mise en scène destinée à refroidir les candidats à l'évasion ? C'était très plausible. Il faudrait creuser de ce côté-là, s'assurer de la vérité.

Observer et s'adapter…

Le parler du vieux Patch avait toujours été de l'or.

Soudain, la porte s'ouvrit et de nouveau Donk lui fit signe de le suivre.

Docile, il se mit dans ses traces.

CHAPITRE VI

— Je vous le confie, préparez-le pour la fête de ce soir ! Prenez le temps qu'il faut mais arrangez-vous pour que le Maître soit satisfait ! Ne traînez pas, vous avez du travail !

Sur cette dernière recommandation, Donk s'esquiva laissant Jag au seuil d'une pièce carrelée de porcelaine fleurie, tendue de rideaux et ornée d'un gigantesque miroir qui le renvoyait, gauche, hirsute, incongru, face à une immense baignoire-cygne décorée d'angelots fessus dont les arcs tendus s'apprêtaient à décocher des flèches en forme de phallus particulièrement développés.

En rang, une demi-douzaine de femelles que Jag identifia dans un premier temps comme des gamines attendaient en le détaillant du sommet du crâne à la pointe des orteils, en professionnelles averties, chacune anticipant déjà sur sa part de labeur.

Comme il restait là, sans bouger, quasi pétrifié, elles se jetèrent soudain sur lui dans un concert de moqueries taquines et l'entraînèrent vers la baignoire remplie d'une eau recouverte de mousse onctueuse et odoriférante.

Là, une armée de mains fondirent sur lui, le palpèrent, puis entreprirent un déshabillage en règle, débouclant son ceinturon, tirant sur sa courte tunique, délaçant son pagne, découvrant un sexe flaccide qui donna lieu à un nouveau chœur de railleries.

Puis il fut invité à entrer dans l'eau, se retrouva bientôt assis dans la tiédeur parfumée de l'écrin liquide.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas affaire à des gamines mais à la réplique féminine des homuncules qui présidaient à l'entretien du train.

Perchées sur des talons hauts fins comme des aiguilles qui

allongeaient considérablement leurs silhouettes, le buste pris dans une espèce de justaucorps qui moulait leurs formes comme une seconde peau, elles avaient exactement le même visage dans les moindres détails, ne différaient que par leurs coiffures.

Le sentant crispé, l'une d'elles, les cheveux bouclés, gonflés, s'approcha de lui.

— Je m'appelle Maximiliana, se présenta-t-elle. Il faut te décontracter sinon nous n'arriverons à rien. C'est plus qu'une simple toilette que nous nous proposons de te faire. Nous voulons t'apporter la quiétude, la sérénité, une plénitude totale, l'esprit sain dans le corps sain. Pour cela, il est indispensable que tu te laisses aller. Nous te voulons apaisé, réceptif… Comment te nommes-tu ?

— Jag. Jag fils de Patch !

— Eh bien, Jag, nous allons demander à Mélibée de faire tomber tes défenses, tu veux bien ?

Mélibée était évidemment la réplique exacte de Maximiliana, à ceci près qu elle avait le crâne complètement rasé ce qui accentuait la densité de son regard.

Jag la vit fouiller dans une petite bourse de cuir noir, se livrer à de mystérieux préparatifs avant de le rejoindre, une pipette en verre et un gobelet de platine dont il ne pouvait distinguer le contenu à la main.

Elle avait de longs doigts aux ongles vernis de violet pailleté d'or, une peau foncée, lisse, brillante qui la faisait ressembler à une statue de marbre.

Difficilement contenues par son justaucorps, les pointes de ses seins semblaient vouloir crever le tissu.

Hypnotisé, Jag la vit emplir l'extrémité du tube d'une poudre rougeâtre, tapoter afin d'en ôter l'excédent ; ensuite elle se rapprocha et lui demanda de se laisser aller, de bien mettre sa tête en arrière.

— N'aie pas peur, fit-elle devant son manque d'empressement, je ne te veux aucun mal, juste te libérer, te mettre en accord avec toi-même…

Des doigts chauds vinrent alors caresser sa nuque, ceux de Maximiliana et d'une de ses compagnes.

Jag décida alors de jouer le jeu.

Mélibée fut bientôt penchée sur lui. Avec précaution, elle introduisit une infime partie du tube dans sa narine gauche, y porta les lèvres, souffla. Elle procéda de même avec l'autre cavité de son nez après avoir refait le plein de cette poussière cinabre, resta ensuite à le contempler, à suivre les effets de son traitement.

Tout d'abord, Jag ne ressentit rien. Juste une espèce de picotement agaçant comme en provoque n'importe quel méchant rhume.

Puis, d'un seul coup, il lui sembla que sa tête, que son crâne devenait trop exigu pour son cerveau. Simultanément, son corps entier devint pesant comme un cheval mort. Sa conscience se réduisit alors à une boule ardente qui déferla d'un bout à l'autre de son enveloppe charnelle, ricochant d'une extrémité à l'autre de ses membres, comme un animal aveugle cherchant une issue. Puis le mouvement s'accéléra et il eut l'impression que son sang entrait en ébullition. Un poing géant se referma alors sur son cœur. Il étouffa, ouvrit la bouche pour happer de l'air, pour hurler… et tout devint merveilleux.

Dégagé de toutes contingences, affranchi tant au physique qu'au moral, il se sentit enfler, prendre une ampleur démente, s'étendre sur tous les fronts à une allure vertigineuse.

— Il file, il va casser sa corde, vite ! fit alors une voix lointaine.

La course s'interrompit brutalement.

Jag ressentit alors une intolérable sensation de déchirement. Puis la tendance s'inversa et une violente aspiration le ramena en arrière. Simultanément, il se regroupa, retrouva un minimum de conscience.

Une fraction de seconde, il eut une vue d'ensemble du train qui traversait un long désert grisâtre. Ensuite, il se vit entouré des six petites femelles auxquelles l'avait confié Donk, elles s'affairaient autour de lui, inquiètes.

Puis il réintégra son corps comme on enfile une paire de

bottes et se retrouva plongé dans la baignoire-cygne, le cœur battant la chamade.

— Il est là ! Il est revenu ! s'exclama Mélibée dont le visage avait viré au gris sous l'empire de l'angoisse. Tu nous as fait une de ces peurs !

Jag se mit à rire. Jamais il ne s'était senti aussi bien. Rassurées, les filles l'imitèrent en s'interpellant joyeusement. On se serait cru dans une volière.

Soudain, Jag redevint sérieux.

— Qu'est-ce que tu m'as fait respirer ? s'enquit-il en s'adressant à Mélibée qui recouvrait sa couleur. Qu'est-ce que c'est que cette poudre ?

— Un pulvérulat de dacara desséché. Le dacara est un lézard rouge des Monts Leibnitz. C'est une drogue hallucinogène sans danger destinée à refouler les anxiétés. Nous l'employons couramment et c'est la première fois qu'elle produit un tel effet sur quelqu'un.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tes yeux se sont révulsés et ton cœur s'est mis à battre vite et très fort, il faisait plus de bruit que les roues sur les rails ! Tu te sens bien, à présent ?

Jag eut un petit rire.

— En pleine forme. Comment m'avez-vous sorti de là ?

Mélibée exhiba un flacon.

— Avec des sels, simplement. Et aussi avec quelques claques que t'a administrées Mira, dit-elle en désignant du menton une de ses compagnes que Jag n'avait pas encore remarquée bien qu'elle fût différente des autres par un embonpoint prononcé. Tu es sûr que ça va ?

— Très bien, vraiment.

— Galaxius nous aurait écorchées vives s'il t'était arrivé quelque chose. Donk nous a dit que tu avais combattu cinq hommes à la fois et que le Maître avait payé très cher pour t'avoir. Comment aurions-nous pu prévoir qu'un lutteur de ta trempe ne supporterait pas une prise de dacara ?

Jag eut un geste apaisant de la main.

— Cela restera entre nous, ce sera notre petit secret, sourit-il. D'accord ?

Un soupir de soulagement fusa de six poitrines rebondies.

— Je peux vous demander quelque chose ? s'enquit alors Jag.

— Tout ce que tu veux, répondit Mélibée. Dans la mesure du possible, évidemment…

— Est-ce que l'une de vous pourrait aller jusqu'à la fenêtre et regarder à l'extérieur ?

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elles furent deux à soulever le rideau de percale.

— Et maintenant ? s'inquiéta l'une d'elles.

— Regardez bien au loin, est-ce qu'il n'y a pas un rocher qui ressemblerait à une tête de cheval ?

— Non… La région est plate comme la main, sans arbres, sans rien… C'est une blague ou…

— Mais si, regarde ! s'écria tout à coup sa compagne en l'interrompant. Regarde là, sur la gauche, nous arrivons dessus !

Le reste du cheptel se rua, laissant Jag songeur.

— Comment fais-tu ça ? l'interrogea Maximiliana un peu plus tard lorsque l'objet du litige eut disparu de leur champ de vision.

Jag haussa les épaules.

— Il y a toujours un rocher en forme de tête de cheval sur notre chemin, musa-t-il, il suffit d'avoir un peu de chance !

Sa boutade souleva une tempête de petits rires pointus, puis chacune se prépara à officier selon la spécialité qui lui était propre.

Bien calé dans sa baignoire, Jag ferma les yeux.

Ce qui lui arrivait était fantastique. Sans bouger, par l'intermédiaire d'une drogue hallucinogène. Il s'était retrouvé hors de son corps et il avait vu, vraiment vu ce qui se passait à l'extérieur.

Ainsi, ce rocher perdu dans la terne vastitude qu'il avait aperçu le temps d'un flash.

Ses atouts n'étant pas légion, il avait décidé de garder cette

découverte pour lui.

CHAPITRE VII

Était-ce le contrecoup de ce qu'il venait d'appréhender ou bien les effets secondaires du dacara, en tout cas le reste de la séance se passa comme un enchantement.

La tête engourdie par des vapeurs douces et sucrées, baignant dans un rassurant cocon mousseux, Jag se laissa bercer par le ronron hypocrite des boggies. L'angoisse l'avait quitté. Il se sentait complètement détendu. Une sourde et agréable langueur l'avait envahi le pénétrant jusqu'à la moelle des os.

Des éponges végétales, des brosses le décrassaient, le polissaient, cherchant à gommer la poussière, les brûlures, les engelures et la morsure du vent, tout ce que lui avait apporté son passé d'être sans feu ni lieu.

Maniées avec dextérité, des pierres volcaniques cernaient ses blessures, s'attardant sur les crêtes de ses balafres pour finalement les réduire à rien, chassant du même coup tout un cortège de fantasmes, exorcisant une cohorte de démons, l'affranchissant de la haine, de la peur et de l'indéracinable besoin de vengeance qui l'avait jusqu'ici animé.

Il avait l'impression de tomber, de s'enfoncer dans un gouffre moelleux.

Jamais il n'avait connu cela, même aux jours meilleurs, quand après une interminable chevauchée il pouvait enfin se laisser glisser au sol et s'étendre sur le dos, membres épars, les reins moulus… jusqu'à ce que le vieux Patch lui demande s'il préférait être enseveli ou simplement recouvert de pierrailles !

Ah, si le vieux avait été là…

Justement, si le vieux était encore tout droit dans ses bottes, lui, Jag, ne serait pas là à se laisser coucouner par six femelles

bigrement expertes dans l'art du ramollissement. Le fameux tandem qu'ils formaient aurait fait face et nul doute que Bascom et ses sbires eussent mordu la poussière. Après quoi, ils auraient pu se risquer à traverser le Désert Salé et filer tout droit vers cette mer que vantait tant le vieux, cette étendue d'eau changeante qui pouvait assurer toute subsistance.

Une sensation de froid le tira de son nirvana. L'eau du bain était en train de glisser entre ses jambes, grisâtre, chargée des scories de son passé.

Afin qu'il ne souffre pas de la différence de température, les filles prirent soin de sa personne en le recouvrant de serviettes humides et chaudes.

Ensuite, elles rincèrent soigneusement la baignoire et commandèrent un système d'alimentation qui fit jaillir une eau bleue, presque brûlante mais supportable, qu'elles agrémentèrent de feuilles de sauge, de menthe et de fleurs séchées.

Alors elles le rejoignirent et entreprirent de le masser des orteils à la racine des cheveux. Leurs mains pouvaient se révéler incroyablement dures ou bien provoquer des langueurs extatiques.

Déjà perturbé, Jag perdit pied.

Il oublia la liberté, sa longue errance, la piste et les jours noirs. Il oublia le joug, la charrue qui lui avait arraché les épaules. Il oublia la triste fin de Patch, tiré comme à la parade pendant qu'il honorait une drôlesse tout juste formée. Il oublia Bascom, les vexations qu'il avait dû endurer, la souillure que lui avait imposé l'abominable Buzz avec sa face de cauchemar, le combat enfin à l'issue duquel, vainqueur, on lui avait passé le collier aux armes de Galaxius.

Pour l'heure, il voulait même oublier sa Peau de Chagrin, ne tendait qu'à profiter de l'instant présent, de toutes ces présences affriolantes qui lui mettaient les sangs en révolution.

Perverses, mutines, les gueuses se faisaient chattes, frottant leurs rondeurs contre sa peau sensibilisée par toutes leurs savantes pratiques.

Dans le miroir, il pouvait apercevoir leurs adorables fessiers

charnus qu'une bande d'étoffe à peine plus large qu'une lame de sabre ne suffisait à couvrir.

Trempés, leurs justaucorps leur collaient à la peau, révélant les moindres reliefs de leur anatomie.

Les rires pointus avaient insensiblement fait place à des soupirs lascifs, les gestes avaient pris de la gravité, les regards s'étaient voilés.

Fou de désir, privé de femmes depuis trop longtemps, Jag se saisit de celle qui était la mieux placée, Maximiliana en l'occurrence, l'attira contre lui. Il y mit tant de fougue qu'ils basculèrent, roulèrent ensemble, soudés, dans l'eau, sous l'eau, provoquant un mini-raz de marée.

Avide, il voulut partir à la recherche de son corps sans se préoccuper du liquide qui les recouvrait complètement. À la limite de l'asphyxie, soufflants, toussants, ils revinrent bientôt à une position plus confortable, aidés en cela par les cinq autres qui entendaient bien participer.

Bien entouré, ne sachant plus par où commencer, Jag regrettait de n'avoir que deux mains. Ses doigts enfiévrés couraient partout, épousant un galbe, empaumant un sein rebondit, une fesse ferme.

Lorsqu'il s'attaqua au justaucorps de l'une d'elles, il eut une première surprise en constatant quelle n'avait pas de nombril. Déconcerté, il porta la main à son ventre velouté, le caressa de l'index, pensif. Puis, passant outre à ce détail, il voulut aller à l'endroit qui mobilisait ses pensées, ce nid doux et chaud où il aimait tant se perdre. Là encore, il connut une déconvenue. Ses doigts ne rencontrèrent qu'un espace lisse et bien ferme, pas la fente déhiscente qu'il était en droit d'espérer.

— Nous n'avons aucun orifice, lui expliqua alors Mélibée en lisant la stupeur dans son regard. Jamais Galaxius n'aurait toléré des femmes véritables dans son entourage.

— Mais pourtant… Aucun orifice, vraiment ? Comment faites-vous pour… pour vous reproduire ?

— Nous ne nous reproduisons pas.

— Mais… et pour le reste, pour évacuer vos… déjections ?

— Nous n'absorbons jamais rien ; nous n'avons aucun besoin de cet ordre.

— Mais vous êtes bien vivantes, non ?

— Oui, nous avons un cœur, comme toi, mais pour le reste nous vivons sur nous-mêmes, en circuit fermé.

Jag n'éprouvait plus soudain la plus petite pulsion sexuelle. Ce qu'il venait d'apprendre le laissait sans ressort. Son membre vaillamment pointé l'instant d'avant s'était recroquevillé comme un escargot.

— Et les hommes, ceux qui s'occupent du train et qui ont la même taille que vous ?

— Nous sommes de la même race.

— Mais d'où venez-vous ?

— De la Grande Matrice.

Le front de Jag se couvrit de sillons.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une ville qui porte ce nom.

Mélibée eut un haussement d'épaules.

— C'est pourtant là-bas que nous avons été conçus, nous, les Serviclones.

Cette réponse laissa Jag interdit.

— Mais puisque vous ne pouvez pas vous reproduire, comment avez-vous pu être conçus ?

Cette fois, le trouble changea de camp. Les six femelles s'entre-regardèrent, embarrassées. Visiblement, ce point de détail ne les avait jamais tarabustées.

— Quel âge avez-vous ? insista Jag.

— Nous avons toutes cinq ans, les hommes aussi.

Les yeux de Jag se firent polaires.

— Vous vous moquez de moi, ou quoi ?

Devant leurs protestations unanimes, Jag se mit à réfléchir. Quelle taille avait-il à cinq ans ? Ces six-là mesuraient environ une aune, pas plus [1]. Sur le train, les hommes n'étaient pas plus grands. Est-ce que ?… Puis il cessa de s'interroger décrétant que tout cela ne tenait pas debout.

1 Une aune : 1 m 20.

— Vous avez bien des souvenirs, non ? Que s’est-il passé durant ces cinq années ?

— Rien.

— Comment rien ?

— Rien que ce qui se passe maintenant.

— Vous seriez depuis cinq ans sur ce train, c’est ça que vous voudriez que je croie ?

— C’est la vérité.

À ce stade de la conversation, Jag préféra décrocher. Ces six-là semblaient sincères et il n’en tirerait rien de plus que ces réponses extravagantes. De toute façon que pouvait-il bien attendre des femelles en général et de cette brochette-là en particulier ? Le vieux Patch avait bien raison, elles ne fonctionnaient pas du tout comme les hommes et il valait mieux les fréquenter le moins possible, juste quand les sangs vous bouillonnaient, pour recouvrer la sérénité.

Pour l’heure, il n’était pas prêt d’atteindre les sommets de la félicité. Sa fièvre était retombée comme un soufflet raté. Il avait à faire face à trop de choses nouvelles. Ce collier qui l’empêchait de fuir, cette expérience qui venait de le chasser de son corps et pour couronner le tout ces six miniatures qui se révélaient impropres à la consommation, c’était trop !

— Nous pouvons tout de même te satisfaire, intervint Maximiliana comme si elle lisait dans ses pensées tout en passant longuement sa langue sur ses lèvres.

Bien qu’il fût plongé dans une eau torride, Jag ne put réprimer un frisson. Le charme était définitivement rompu. Il n’avait plus qu’une envie, quitter cet endroit le plus rapidement possible. Il aurait bien aimé quitter ce train par la même occasion.

Comme il ne désirait pas donner suite à leurs avances, les six miniatures lui demandèrent de quitter le bain et de s’allonger sur une longue et étroite table recouverte de peaux soyeuses.

Là, il fut longuement massé mais sans plus d’équivoque. Vexées par son refus, elles forcèrent même leur talent en le palpant plus durement qu’il n’était nécessaire.

Ensuite, on procéda à son rasage. Puis on lui égalisa la chevelure.

L'éclair du rasoir, le ballet des ciseaux lui donnèrent quelques frayeurs mais finalement il s'en sortit sans une égratignure. Ces femelles-là n'avaient pas le dépit ravageur. Elles ne tenaient surtout pas à encourir les foudres de Galaxius.

Après, il fut enduit d'onguents, de crèmes, de pommades, de veloutine. On flatta ses cicatrices, on s'attarda sur le sillon de certaines rides afin de lui rendre un visage lisse, neuf, apaisé. On débroussailla ses sourcils pour atténuer le masque farouche que la vie lui avait sculpté.

Puis, à l'aide de pinceaux duveteux, on lui colora les joues, le tour des yeux, les ailes du nez.

Lorsque le résultat fut jugé satisfaisant, on passa à sa coiffure, lui brossant inlassablement les cheveux, par mèche, dans tous les sens.

Après quoi, on lui confectionna deux nattes dont les extrémités furent nouées de fil emperlé, puis on lui passa un bandeau de cuir doux sur le front pour parachever l'ensemble.

Alors, on l'habilla d'un léger cache-sexe et d'une espèce de tunique diaphane qui lui descendait jusqu'à mi-cuisses. Ses pieds furent chaussés de cothurnes.

— Voilà, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, déclara Maximiliana lorsqu'elles s'écartèrent toutes pour lui laisser le champ libre. Mira va te reconduire.

Bien qu'elle s'efforçât de faire bonne figure, son ton trahissait une certaine rancœur d'ailleurs partagée par toutes ses compagnes.

Jugeant qu'il ne gagnerait rien à heurter les susceptibilités, Jag décida de faire machine arrière, d'adoucir sa sortie.

— Vous avez toutes été très bien, affirma-t-il avant de les quitter. J'espère que nous nous reverrons souvent car vos services m'ont été très agréables. J'aurais bien aimé que nous devenions plus intimes mais je crois que c'est ce dacara qui m'a joué des tours. Ce n'est que partie remise, si vous ne m'en tenez pas rigueur, bien entendu…

Les petits visages se défripèrent instantanément. Les petits cris, les rires, le babil exubérant, tout revint en force et Jag s'en fut les oreilles tintantes, assuré d'être toujours le bienvenu.

CHAPITRE VIII

Pendant son absence, quelqu'un était passé qui avait déposé une corbeille de fruiteux dont certains lui étaient inconnus.

Il remarqua également des objets nouveaux placés çà et là, des boules de verre refermées sur des cristaux colorés ; d'autres, plus rondes, qui figuraient des scènes champêtres et que l'on devait agiter pour donner l'illusion d'une tempête de neige.

Tout en mordant dans la peau satinée d'une pomme, Jag se planta devant un miroir histoire de voir à quoi il ressemblait. Son image lui arracha une grimace. Pour un peu il ne se serait pas reconnu. Costumé de la sorte, il avait tout à fait la mise des éphèbes qui entouraient Galaxius. Au niveau du maquillage, il n'y avait pas grand-chose à redire. Il était contre le principe mais il se devait de reconnaître que cela l'arrangeait, lui restituant des dehors plus amènes. Sa coiffure par contre recueillait tous ses suffrages. Malgré les perles. Quant au bandeau, il lui redonnait un côté coureur de pistes qui n'était pas pour lui déplaire.

Si l'ensemble ne faisait pas son affaire, Jag se garda pourtant bien de changer quoi que ce soit à la tournure que lui avaient concoctée ces six femelles vénéneuses. Elles n'avaient sans doute fait que répondre aux injonctions de leur maître et il n'était pas question qu'il se mette Galaxius à dos pour une simple question d'apparences.

Inévitablement, ses yeux se posèrent sur son collier. Il était bien mal aisé d'en faire abstraction. De ce côté là, il n'avait pas progressé d'un pouce. Les six filles en portaient également mais il n'avait pas eu le loisir d'aborder le problème avec elles. Il le regretta et se promit de traiter ce point en priorité à l'avenir. Il n'en saurait jamais assez sur ce sujet.

Une évidence frappa alors son esprit. Le fait que Cavendish

ne portât pas de collier s'expliquait aisément si l'on songeait qu'il était lui-même chargé de la récupération des fuyards. Ses courses l'entraînaient fatalement hors limites et une Peau de Chagrin lui aurait été fatale. Si toutefois cette histoire n'était pas basée sur un immense bluff… Pour le savoir il n'existait hélas qu'une seule solution mais Jag n'était pas partant. Pas encore…

Un bruit furtif détourna soudain son attention. On venait de glisser une clé dans la serrure de son compartiment.

La porte s'ouvrit doucement sur un homme plutôt âgé, petit – mais sans commune mesure avec la peuplade d'homuncules – affublé de moustaches longues et relevées comme des cornes de comestibles, vêtu d'un costume à carreaux dont l'ornement suprême était une casquette à pompon.

Il n'accorda qu'un bref regard à Jag, parcourut vivement la pièce des yeux. On le sentait inquiet, sur le qui-vive. Son tour d'horizon terminé, il clappa à plusieurs reprises, comme un cavalier qui veut mettre sa monture en mouvement.

Un second personnage fit alors son entrée. Une espèce de géant aussi haut que large, une montagne de graisse jaunâtre, suifeuse, qui se déplaçait pesamment, dans un dandinement ridicule tout en émettant un souffle sifflant et court comme un jet de vapeur.

Instinctivement, Jag recula.

Le mastodonte se mit alors à rire. C'était plutôt une succession de râles qu'autre chose. Partant de son cou monstrueux, sa chair flasque dégoulinait en vagues tressautantes pour se perdre dans une sorte de grosse couche qui l'entourait du nombril jusqu'à mi-cuisses.

— Calme, l'invita alors son compagnon, calme, Bear.

L'autre se cabra, émit un grondement sourd puis il se dirigea tout droit sur Jag de sa démarche éléphantesque.

— Qui êtes-vous, que voulez-vous ? s'inquiéta-t-il.

— Mon nom est Emory, répondit le moustachu tout en soulevant sa casquette. Je suis l'entraîneur de Bear. Nous sommes venus voir à quoi tu ressemblais. Personnellement, je m'attendais à autre chose mais il ne faut jamais se fier aux apparences en matière de lutte. Tu peux y aller, Bear !

La gorge sèche, Jag battit en retraite. Il n'avait aucune envie de se colleter avec ce colosse.

Emory avait refermé la porte d'entrée. Il suivait les opérations avec attention mais être toutefois tout à fait disponible, craignant sans doute d'être surpris dans un lieu où sa présence n'était souhaitée.

S'ensuivit alors un ballet des plus fastidieux. Bear faisait un pas en avant et Jag reculait d'autant, fasciné par son adversaire. Une foule d'idées se bousculaient dans sa tête qu'il ne parvenait pas à coordonner, hypnotisé qu'il était par l'inexorable progression de cette montagne de chair dominée par un faciès boursouflé, vultueux, dont les yeux, noyés dans la graisse, ne pouvaient être comparés qu'à deux minces fentes.

Heureusement, l'enseignement du vieux Patch avait porté sur la primauté du geste, laissant de côté les intentions. Dans les circonstances présentes, il ne pouvait que s'en féliciter. Comment deviner ce qui se passait derrière deux meurtrières ?

Soudain, l'autre passa à l'action. Son poing arriva comme la foudre alors qu'il se déplaçait. Déséquilibré, Jag parvint néanmoins à parer, paume droite ouverte. La main de Bear, énorme, dure comme le roc, recouverte d'une épaisse couche de peau cornée qui lui déformait les doigts et l'enveloppait jusqu'au milieu de l'avant-bras comme un gant à crispin, cette main donc se referma sur celle de Jag comme les deux mâchoires d'un étau.

Une sorte de statu quo s'établit alors. Les deux hommes restèrent un moment figés dans cette position comme deux danseurs de quadrille.

Puis Bear affirma sa pression et Jag se retint pour ne pas hurler. Ses jambes se dérobèrent sous l'empire de la douleur et il tomba à genoux.

— C'est bien, intervint alors Emory. Ça suffit ! Ne l'abîme pas !

Comme Bear ne voulait rien entendre, Emory dut lui passer une chaîne à l'intérieur de sa Peau de Chagrin et de tirer en arrière sans ménagement.

— J'ai vu ce que je voulais voir, on s'en va ! gronda-t-il. Tu

n’as rien à craindre de ce type, c’est un tambour !

Un tambour, dans le jargon des lutteurs, c’était un homme qui encaissait les coups sans jamais les rendre.

L’argument fit mouche. Bear relâcha son emprise et les deux hommes regagnèrent la sortie sans plus rien dire.

Au passage, voulant faire une dernière démonstration de sa puissance, le colosse rafla une boule de verre, l’éclata contre son crâne pelé.

Puis Jag se retrouva seul, bercé par le claquement entêtant des boogies.

Sans les débris de verre qui constellaient le tapis, il aurait pu croire à un simple cauchemar.

CHAPITRE IX

— L'entrée de Jag dans le saint des saints passa pour ainsi dire inaperçue.

Affalé sur un soyeux divan, trois chiens, des espèces de pékinois, pelotonnés contre lui, vêtu d'une aube blanche, Galaxius, un parchemin à la main, était en train de déclamer un poème de sa composition.

Pas très concerné par les Arts et Lettres, Jag écouta d'une oreille distraite tout en prenant la mesure de son environnement, le plus petit détail pouvant le moment venu se révéler de la plus haute importance.

Là plus qu'ailleurs, le luxe était écrasant. Tout le wagon était tendu de velours pourpre frappé et surchargé de tableaux aux couleurs criardes. Du plafond décoré de bleu et piqueté d'étoiles argentées pendaient des planètes de cuivre rouge évoquant la voie lactée.

Derrière Galaxius, dans un coin, trônait un piano à queue dont l'enveloppe, transparente, laissait entrevoir, tout un mécanisme compliqué fait de longues cordes d'acier et de marteaux articulés.

Pour l'heure, un éphèbe aux longs cheveux blonds y plaquait des accords dissonants destinés à souligner les vers du Sous-Proctor, lequel continuait de déclamer devant un parterre de spectateurs plus ou moins attentifs.

Il régnait dans le wagon une douce pénombre entretenue par de lourds chandeliers d'argent disséminés çà et là, sur des commodes en bois précieux, au-dessus d'une rangée de stalles réservées à ceux qui désiraient s'isoler et sur une immense table basse en forme de « s » chargée de plateaux étincelants qui regorgeaient de volailles rôties, de pâtisseries, de sucreries

dégoulinantes de miel, de coupes profondes pleines de boissons douces ou corsées que l'on pouvait boire à la louche ou dans des verres exagérément hauts.

Jag parcourut l'assistance du regard, cherchant quelques figures connues. Donk était là, debout, les bras croisés près d'un chandelier, hiératique, lointain, perdu dans des pensées qui n'appartenaient qu'à lui.

— Eh, mais regardez qui est parmi nous ! s'exclama soudain Galaxius en délaissant ses vers pindariques. C'est notre champion, c'est bien lui ! Quelle transformation !

Toutes les têtes se tournèrent alors vers le nouvel arrivant, affichant des sentiments divers.

— Alors, qu'attendez-vous pour le saluer comme il convient ?

De maigres applaudissements émaillèrent les rangs. L'accueil manquait visiblement de chaleur, surtout du côté des gitons et autres éphèbes qui voyaient d'un mauvais œil la venue d'un nouveau favori capable de les éclipser.

— C'est une recrue de choix, affirma Galaxius passant outre le peu d'empressement de sa cour. Si vous l'aviez vu face à ses cinq adversaires !

— J'espère pour lui qu'il a été plus vaillant que cet après-midi ! lança insidieusement un giton.

Jag encaissa vite sans broncher. Apparemment les nouvelles allaient vite.

— Il doit être plus fort à l'arme blanche ! renchérit un second.

— Allons, allons, fit Galaxius faussement irrité, vous avez encore regardé à travers le miroir sans tain de la grande salle d'eau, je vous l'avais pourtant défendu ! Enfin, il faut bien que jeunesse se passe... Mais vous dites que notre ami aurait eu quelque défaillance face à nos expertes Serviclones ; ce serait bien la première fois que ces chères petites ne rempliraient pas leur office. Elles devaient être mortifiées, sensibles comme elles le sont. Qu'est-ce qui t'aura déplu chez elles, mon cher Jag ? Peut-être les trouves-tu encore trop féminines ? De toute façon, c'était le seul modèle qui restait. J'avoue que personnellement elles me plaisent bien. Ce qui me gêne chez les femelles normales, c'est leur moiteur, leurs sécrétions, leurs pertes, leurs

écoulements, le fait qu'elles se liquéfient sans cesse. Avec nos petites Serviclones, nous sommes tranquilles, elles sont sèches, finies. Je m'en sers volontiers, même si mes préférences vont ailleurs. Et toi, où vont tes préférences ?

La question prit Jag de plein fouet. Il lui était difficile de se dérober d'autant que répondre par une pirouette ne réglerait rien. Bien sûr, Galaxius l'avait acquis sur un coup de tête, mais il l'avait payé fort cher et nul doute qu'il entendait jouir de son bien. Dans tous les sens du terme. Ce qui ne faisait pas du tout l'affaire de Jag, lequel, mis au pied du mur, se trouvait bien embarrassé.

Pour gagner du temps et adoucir son propos, il décida de répondre de manière détournée.

— J'ai tué Bascom, celui qui voulait me vendre, parce qu'il avait tué l'homme que je considérais comme mon père, dit-il. De ses quatre compagnons, trois ne m'avaient rien fait de particulier ; je les ai tués parce qu'ils faisaient partie du nombre. Le quatrième, par contre, n'a pas assez souffert à mon goût ; j'aurais aimé qu'il mette des heures à crever. Celui-là, il s'appelait Buzz, avait eu la fâcheuse idée de me sodomiser ! Vous êtes satisfait ?

Contrairement à ce que Jag attendait, Galaxius se mit à rire.

— Quelle horrible chose, fit-il, le viol m'a toujours répugné. L'acte d'amour demande un consentement mutuel, un échange total. Ce Buzz n'a eu que ce qu'il méritait ! Il ne t'arrivera pas pareille mésaventure dans notre monde, Jag, tu peux t'en convaincre. Nous aimons l'harmonie, l'entente. Nous vivons tous en parfaite amitié. L'amitié est la seule affaire des hommes. Pas vrai, vous tous ?

Un murmure confus s'en vint souligner les propos de Galaxius qui poursuivit :

— Mais assez parlé maintenant, que la fête commence !

Ce fut la ruée. Tous se précipitèrent de peur de manquer.

Comme les rangs se clairsemaient, Jag aperçut Cavendish. Il était assis dans un rocking-chair, se balançait mollement, indifférent à tout ce qui l'entourait, un médianitos éteint vissé entre les lèvres.

Les talons éperonnés de ses bottes reposants sur le tabouret d'une coiffeuse en bois de rose, il jouait machinalement avec des espèces de bracelets de cuir et de médailles d'argent enfilées sur les lanières qu'il faisait sonner en les tournant autour de ses doigts une fois dans un sens, une fois dans l'autre.

Seul dans son coin, Jag eut envie de se rapprocher de lui pour se replonger dans son passé. Sans avoir de souvenirs communs, ils pourraient toujours évoquer des impressions de voyage, des moments privilégiés.

Mais un mouvement de l'assistance gomma le cavalier. On amenait une boîte à manivelle prolongée par une espèce de fleur de liseron métallique dont tout le monde semblait faire grand cas.

Intrigué, Jag se rapprocha, vit que l'on déposait une sorte de galette noire sur un plateau tournant avant de manœuvrer un bras mécanique armé d'une fine aiguille.

Une musique aigrelette s'éleva bientôt, une mélodie très rythmée sur laquelle plusieurs couples se mirent à danser, joue contre joue.

Surpris à divers titres, Jag sentit soudain qu'on l'observait. Il s'agissait d'Otis, le responsable du matériel humain. Un verre à la main, il le fixait en secouant la tête. C'était un regard à sens unique, sans échange possible. L'autre ne cherchait pas à communiquer, il affichait simplement son point de vue sans se préoccuper de son vis-à-vis.

D'ailleurs, dans tout ce tumulte, personne ne semblait plus faire cas de lui. Désormais, il faisait partie du mobilier.

Galaxius se matérialisa tout à coup près de lui.

— Il ne faut pas rester à l'écart, Jag, dit-il, cette fête t'appartient.

— Je n'ai pas trop de goût pour la danse.

— Alors il faut manger, boire…

Comme un plateau passait à leur portée, Galaxius s'empara de deux flûtes de vin rosé pétillant, en tendit une à Jag qui ne put refuser.

— À ton embarquement sur l'Empire Mouvant, fit-il en

trinquant.

— Que comptez-vous faire de moi ? s'enhardit à demander Jag après avoir bu d'un trait, comme son interlocuteur. À quoi allez-vous m'employer ?

— Je n'ai pas encore pris de décision. Tout dépendra de tes aptitudes…

— Je sais me battre, vous l'avez vu.

— Il n'y a pas que le combat dans l'existence, murmura le Sous-Proctor en réclamant deux autres verres qu'on lui apporta sur-le-champ. Mais dis-moi à quoi tu penses ? Tu as bien une idée, non ? Buvons à sa réalisation !

Son second verre expédié, Jag s'aperçut que Cavendish avait quitté son rocking-chair. Il chercha sa longue silhouette, ne la trouva pas. Pourtant le cavalier était facilement repérable avec son accoutrement d'homme des plaines. Otis aussi avait disparu. En fait il semblait que la plupart des invités ait déserté l'endroit.

Jag s'apprêtait à en faire la remarque à son interlocuteur lorsqu'une vague de chaleur le submergea. Simultanément, une formidable sensation d'euphorie l'envahit. Il était bien. Trop bien.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait boire ? s'affola-t-il.

Un soleil explosa alors dans sa tête.

CHAPITRE X

Jag n'était plus qu'un sexe.

Tout ce qui ne concourait pas à sa quête de plaisir n'existait plus. Sa conscience s'était diluée et toute sa sensibilité s'était logée entre ses jambes.

Une langue agile courait le long de son membre tendu à lui faire mal, s'enroulait autour de son gland gorgé de sang, lui titillait doucement l'entrée du méat urinaire ; puis deux lèvres consistantes et élastiques le gobaient et il s'enfonçait alors dans une bouche chaude et experte qui l'avalait entièrement tandis que des doigts agiles couraient sur ses testicules gonflés de sève.

Le mouvement de va-et-vient allait ensuite en s'amplifiant.

Jag sentait une sourde chaleur naître au creux de ses reins, diffuse ; puis elle se ramassait, devenait quasi compacte, avant de monter, crescendo… pour retomber soudainement, le laissant frustré, déconfit, vide, victime d'une défaillance à répétition.

Pour l'heure, c'était sa quatrième tentative et il entendait la mener à bien.

Pour ce faire, il se jetait en avant, cambré, harmonisant ses élans sur le rythme de la bouche vorace qui le pompait.

Il campait aux portes du plaisir lorsqu'un attouchement humide vint le déconcentrer.

Dès lors, ses esprits commencèrent à lui revenir. Sa conscience reflua vers le siège de ses pensées par vaguelettes successives. Ses yeux s'ouvrirent alors sur la réalité. Un des trois chiens de Galaxius au mufle compressé baladait sa truffe sur son visage, le gratifiant de temps à autre de coups de langue râpeux.

Se redressant sur un coude, il vit qu'il était nu comme la

main. Entre ses jambes s’activait un éphèbe dévêtu lui aussi. À genoux, il subissait les assauts réguliers de Galaxius qui se tenait couché sur lui, accroché à ses flancs, donnant naissance à une monstrueuse bête bicéphale.

Instantanément, Jag recouvra sa lucidité.

Simultanément, il comprit la raison de ses défaillances répétées. Profondément marqué par le viol de Buzz, son organisme avait heureusement mis en place certaines défenses dont aucune drogue ne pouvait venir à bout.

Fou de rage, il décocha un coup de pied au giton qui se rejeta en arrière en hurlant, le nez fracassé.

Désarçonné à demi assommé par la tête de son amant, l’arcade sourcilière droite éclatée, Galaxius roula au sol sans rien comprendre à ce qui lui arrivait.

Dans la même seconde, Jag fut à cheval sur lui, les mains nouées autour du cou.

— Je t’avais prévenu, pauvre malade ! éructa-t-il en cognant le crâne de son adversaire contre le plancher. Jamais ça, je ne le supporterai plus !

Une grappe d’éphèbes qui avaient trouvé refuge dans les stalles s’en vint instantanément à la rescousse, bourdonnant autour de lui comme un essaim d’abeilles, le harcelant sans cesse, lui portant des coups tous azimuts avec tout ce qui leur tombait sous la main.

Une fourchette à découper plantée dans le gras de son épaule gauche l’obligea à lâcher prise en même temps qu’elle décuplait sa fureur.

Se relevant, sans même se débarrasser de cette curieuse banderille, il attrapa un des lourds chandeliers à trois branches et entreprit de faire le vide alentour en fouettant l’air tel un faucheur dément.

Voyant les coupes sombres faites dans leur rang, les mignons battirent en retraite en piaillant.

Profitant de leur intervention, Galaxius s’était relevé à son tour. Mais au lieu de tenter de fuir, il eut la malencontreuse idée de vouloir étendre Jag pour le compte à l’aide d’une bouteille

d’alcool blanc.

Jag venait de briser un cou et de faire sauter toute une rangée de dents à deux intrépides lorsque le cul de la bouteille s’abattit à la volée. Toujours en mouvement, il eut la chance de l’esquiver à demi et la matraque improvisée glissa sur sa chevelure épaisse sans trop de dommages.

Avant que Galaxius ne redouble, Jag toupilla, lança son pied tendu entre les jambes de son adversaire, lui écrasant les parties vives.

Tétanisé par la douleur, Galaxius resta un moment statufié, le masque grimaçant, les bras en croix, bouche ouverte sur un cri qui ne parvenait pas à franchir sa gorge.

Puis, terrassé par la souffrance, il voulut se plier en deux.

D’un coup de talon entre les deux yeux, Jag l’envoya bouler contre le piano qui s’effondra, dans une cacophonie épouvantable, les pieds fauchés par l’impact.

Alors, jugeant qu’il n’aurait certainement plus une pareille occasion avant longtemps, Jag le rejoignit avec l’idée folle de se faire ôter sa Peau de Chagrin.

C’est alors qu’un grognement guttural le fit se retourner.

Donk, qui n’était pas de la partie, venait de pénétrer dans le wagon sans doute prévenu par un giton avisé.

Il n’était pas seul.

Emory et Bear l’accompagnaient.

CHAPITRE XI

— Tue-le ! commanda Donk. Il ne nous apportera que des histoires. Allez, vas-y !

Piaffant d'impatience, raclant le plancher de ses pieds nus également enveloppés de cornes, le colosse se tourna vers son entraîneur. Apparemment, il n'obéissait qu'à lui.

— C'est un tambour, déclara Emory. Crève-le !

Sur un nouveau grognement, Bear s'ébranla.

Jag connut alors un moment de panique. Il se souvenait de leur prise de contact quelques heures auparavant. Ce monstre n'avait rien de commun avec les lutteurs qu'il avait rencontrés et battus lorsqu'il servait la paysandaille. Celui-là, s'il l'attrapait, le réduirait à rien. La solution consistait justement à ne pas se laisser prendre.

Étendu à ses pieds, Galaxius avait perdu connaissance. Finalement, son coup d'éclat se retournait contre Jag. Conscient, le Sous-Proctor n'aurait certainement pas soutenu l'initiative de Donk ; en admettant même qu'il souhaite sa fin, ce qui était compréhensible bien qu'il l'eut acheté très cher, il aurait alors agi avec plus de discernement, de manière moins expéditive. Et tant qu'il y a de la vie…

Perdu pour perdu, Jag décida de foncer. C'était la seule tactique à adopter. Prendre le colosse de vitesse et tenter de filer. Le train offrait mille possibilités, autant de caches.

Mais d'abord, il fallait passer l'obstacle.

D'un bond, Jag se propulsa à hauteur de la table basse. La tirant à lui, il fit valser la vaisselle fine, les mets rares, les hanaps, les vases encore à demi remplis de boissons alcoolisées et aphrodisiaques, les candélabres.

Le ménage fait, Jag fit pivoter le meuble de manière à

pouvoir se coller contre le plateau.

S'en servant alors autant comme bouclier que comme bélier, il fonça sur Bear en hurlant.

Au passage, ruinant la voie lactée, il décrocha toutes les planètes de pacotille qui roulèrent dans tous les coins.

Bien calé sur ses deux courtes jambes, Bear laissa venir le curieux équipage sans se troubler le moins du monde. Puis, au tout dernier moment, vif, presque aérien, il porta tout le poids de son corps sur sa jambe gauche, ramena son genou droit à hauteur de la ceinture avant de se détendre de façon foudroyante.

Du talon, il stoppa net l'avance de Jag.

Sous le terrible impact, la table se fendit sur toute la longueur avant de se séparer en deux, laissant Jag désemparé.

Pris de court, il ne put alors que battre en retraite, retardant l'avance de son adversaire en lui jetant tout ce qui se présentait.

Bientôt acculé, il n'eut plus d'autre ressource que de tenter une sortie démente. Prenant le dos du divan comme tremplin d'appel, il voulut se propulser dans les airs et passer au-dessus de Bear dans un fantastique saut de l'ange.

Mais le divan culbuta sous la poussée et Jag atterrit en plein sur le colosse qui le reçut sans broncher, l'enserrant immédiatement entre ses bras d'airain.

Le souffle coupé, Jag sentit ses côtes plier sous l'étreinte. Sous la formidable pression, l'air quitta ses poumons en sifflant et il commença à se cyanoser.

Bloqué, il essaya quelques parades connues mais la portée de ses coups restait dérisoire. Et plus il se débattait, plus Bear renforçait sa prise.

En se tortillant, Jag eut la surprise d'apercevoir la fourchette à découper toujours plantée dans son épaule gauche. Pris par l'action, il l'avait totalement oubliée.

Un voile tomba soudain sur ses yeux, constellé d'une myriade de papillons blancs.

Comprenant qu'il n'en avait plus pour longtemps, il se lança dans une ultime action.

Arrachant la fourchette de son épaule, il s'en saisit des deux mains et, de toute la vigueur dont il était encore capable, il la planta dans la nuque du mastodonte.

CHAPITRE XII

Littéralement foudroyé, Bear vacilla puis s'abattit comme une masse, libérant du même coup Jag qui resta un moment sur le sol à reprendre son souffle, tout étonné d'être encore de ce monde.

Dans sa chute, Bear avait fait pénétrer plus avant l'instrument de sa mort et les deux dents de la fourchette lui crevaient à présent le haut du front, en faisant un diable singulier.

Tout s'était déroulé si vite que personne n'avait encore eu le loisir de réagir.

La victoire avait changé de camp de manière si soudaine que la plupart des témoins ne réalisaient pas vraiment ce qui s'était passé.

Emory fut le premier à sortir de la torpeur générale.

— Ce fumier m'a tué Bear ! glapit-il. Il a fait ça !

Dans le même temps, dégainant un coutelas du long de sa botte, il se précipita, le bras levé.

Sur pied d'un violent coup de reins, Jag l'attendit fermement. Poignets croisés, il bloqua facilement le bras de son agresseur. Lui saisissant alors l'avant-bras et l'épaule, il tira le bras en arrière tout en le bloquant de la pointe du genou.

Le coude cassa comme une branche morte et Emory, assommé par la douleur, s'écroula sur son poulain défunt.

Ramassant le coutelas, Jag fonça vers la sortie.

Prudent, Donk s'était esquivé. Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Jag qui espérait beaucoup de lui. L'homme qui lui avait passé sa Peau de Chagrin devait être capable de l'en débarrasser. Ou tout au moins de l'éclairer sur son fonctionnement.

La poignée de spectateurs qui restait s'écarta vivement. Ceux-là ne lui donneraient guère de tablature.

Engagé dans le couloir, Jag se demanda de quel côté il valait mieux aller. Remonter jusqu'à la locomotive ou bien gagner les wagons de queue ? Les idées défilaient dans sa tête sans qu'il puisse arrêter une ligne de conduite cohérente. Pour la première fois depuis bien longtemps, il était libre. Évidemment, tout était relatif car il se trouvait dans un train en marche avec un collier diabolique autour du cou mais n'empêche qu'il avait quand même son libre arbitre.

Une force le poussa à redescendre le convoi, à rejoindre ceux qui lui ressemblaient. Seulement il y avait ces wagons plateaux à franchir avec tous ces gardes armés. Comment prévoir leurs réactions ? Jusqu'à quel point étaient-ils les sujets de Galaxius ? Leurs comportements les désignaient comme des êtres contents de leur sort, privilégiés. Donc certainement zélés, peu disposés à déplaire.

Parvenu au bout du couloir, Jag s'arrêta dans le soufflet qui reliait les deux wagons. Là, le bruit était infernal. Pas assez cependant pour couvrir les cris qui fusaient à l'autre extrémité.

La tempête passée, on commençait à s'organiser.

Le découragement tomba tout à coup sur Jag. Ce train, finalement, c'était la plus belle des souricières. Un néophyte comme lui n'avait aucune chance de se trouver une cache convenable. Il n'échapperait jamais à une fouille en règle.

Son regard accrocha alors une porte qui donnait sur l'extérieur. Le doute revint aussitôt le visiter. Et si ce collier n'était qu'une sournoiserie ? De toute manière il ne lui restait plus grand choix. Il avait tué Bear, mis à mal Emory et quelques mignons. Quant à Galaxius, comment savoir ? Était-il simplement évanoui ou bien mort ? Des tas de types avaient défuncté d'une fricassée de bourses. Dans cette dernière éventualité, les chances de survie de Jag étaient nulles. Donk prendrait le commandement de l'Empire Mouvant et il ne lui était guère favorable.

Quitte à mourir, autant que ce soit en risquant le tout pour le tout.

Jag s'approcha de la porte, l'ouvrit. Une gifle de vent le glaça et c'est seulement alors qu'il se souvint qu'il était nu.

À l'extérieur, c'était la nuit. Un rideau de ténèbres impénétrables frangé de taches de lumière qui couraient sur le sol à la vitesse du convoi.

Jag hésita.

Sauter, c'était s'exposer à se rompre un os ou deux. Et par extension se condamner à mort. Finir dépecé par une escadrille de charognards.

— Je t'aurais cru plus avisé, fit soudain une voix derrière lui.

Surpris, Jag se retourna d'un bond, fléchit sur ses jambes, le coutelas en avant, lame pointée vers le haut, pour éventrer.

C'était Cavendish. Le cavalier était accoté contre la cloison, occupé à humecter un médianitos d'un index brillant de salive. Apparemment, la prestation de Jag ne lui causait guère d'émotions.

— Vous n'avez pas perdu de temps, siffla Jag, mais je vous préviens que ça ne va pas être facile ! Si vous portez la main à votre arme, je vous étripe !

— Si j'étais après toi, petit, tu serais déjà mort.

— Qu'est-ce que vous faites là, alors ?

— J'observe.

— Non ! Vous essayez de m'endormir ! Vous êtes venu pour me capturer ! C'est votre spécialité !

Cavendish eut un sourire indulgent.

— Personne n'est après toi, petit, soupira-t-il. Personne n'essaiera de te prendre.

Les yeux de Jag s'arrondirent.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Pourquoi voudrais-tu que quelqu'un risque de prendre un mauvais coup pour t'attraper alors qu'on peut te neutraliser où que tu te trouves ?

— Comment ça ?

— Tu es en longue corde, petit, ne l'oublie jamais.

Un rire nerveux secoua Jag.

— Ma Peau de Chagrin, c'est ça, hein ? C'est un bluff !

Cavendish gonfla les joues.

— Tu peux le penser, fit-il. D'autres ont fait la même erreur.

— Vous tentez de m'embrouiller pour gagner du temps et permettre aux autres d'arriver !

— Regarde autour de toi : les couloirs restent vides. Personne ne viendra.

En dehors du ronronnement lénifiant des boggies, régnait effectivement un silence de mauvais aloi.

Jag connut alors le désarroi.

— Il ne peut rien m'arriver puisque je suis dans le train, vous essayez encore de m'avoir ! Je suis dans les limites du camp, je suis dans le camp, je ne risque rien !

Une secousse le secoua soudain, lui apportant un cruel démenti.

Une douleur insupportable lui vrilla la pomme d'Adam, gagna sa gorge, ses mâchoires, explosa à hauteur de sa nuque lui paralysant les épaules.

Statufié, de l'écume aux commissures des lèvres, il resta là, immobile, incapable de remuer le petit doigt à rouler des yeux fous.

— C'est le premier stade, lui expliqua Cavendish. Ensuite, tu auras l'impression que ton sang se met à bouillir ; ce ne sera pas qu'une impression. Des tas de vaisseaux vont éclater à l'intérieur de ta tête, tu vas pisser le sang par tous les orifices puis ta conscience va aller en s'amenuisant tandis que tu te mettras à cuire de l'intérieur. Chaque Peau de Chagrin a deux fonctions : une générale qui te broie le cou si tu sors du périmètre autorisé ; l'autre, particulière, qui permet de faire du coup par coup.

« Je pensais bien que la soirée allait mal se terminer, tu ne me semblais pas du bois dont on fait les cerceaux. Alors je t'ai attendu. Je ne tenais pas à ce que tu fasses n'importe quoi sous l'empire de la peur. Maintenant, il est temps de te ramener, c'est ta seule chance.

Ce disant, Cavendish dégaina son revolver, le prit par le

canon.

— Pour t'éviter des souffrances inutiles, s'excusa-t-il.

Jag vit la crosse décrire un arc de cercle puis il sentit un choc sourd, comme si son corps ne lui appartenait plus.

Il sombra néanmoins, doublement soulagé.

Il n'était plus seul.

CHAPITRE XIII

— Eh ! Ramona ! Tâche de bien couvrir le fond, va falloir que j'allonge la marche !

Recru de fatigue, à la limite de l'épuisement, Jag resta un moment sans bouger, le corps cassé en deux, pelle en main.

Puis, mécaniquement, tel un zombi, il changea d'instrument. Nanti d'un ringard à très long manche, il égalisa le foyer, poussant le trop-plein de charbon tout au fond, dans les angles arrière.

Depuis quelques jours, d'ailleurs il n'aurait même pas su dire combien, Jag vivait son enfer sur terre.

Galaxius n'était pas mort. Juste un peu cabossé, le bas-ventre temporairement ruiné, il était surtout mortifié par son manque de psychologie.

Magnanime, il avait décidé de laisser la vie à Jag. C'était une façon comme une autre de le punir…

Le lendemain matin, le convoi s'était immobilisé en rase campagne. Une halte imprévue. Une avarie du stocker. La vis sans fin qui montait le charbon criblé dans le foyer ne fonctionnait plus. Et impossible de procéder à une réparation de fortune. Il faudrait, le moment venu, démonter et changer l'appareillage. Seulement ce ne serait réalisable que plus tard, dans quelques milliers de kilomètres, à Tomball Point, une ancienne mégapole plaque tournante du chemin de fer, dernière cité avant les Sierras, là où le train devait de toute façon faire étape.

Selon Potrero, le mécanicien, le seul moyen de continuer consistait à alimenter le foyer à la pelle. C'était un travail harassant, qui n'accordait pratiquement aucun répit ; mais en sélectionnant une équipe de six hommes robustes qui se

relaieraient régulièrement, on devait pouvoir déjouer ce fâcheux coup du sort.

C'est ainsi que Jag s'était retrouvé dans le poste de conduite de la locomotive.

En le voyant arriver, Potrero avait eu une attaque. Il avait réclamé six hommes pas un phénomène de foire !

Habitué aux colères terribles du mécanicien, à ses caprices fantasques auxquels il s'était d'ailleurs toujours plié, Galaxius s'était cette fois montré inflexible. Il devrait faire avec un seul homme et précisément celui-là.

Peu concerné par les subtilités et autres intrigues de palais, Potrero avait fini par céder. Après tout, peu lui importait. Cet homme-là épuisé, il en demanderait un autre. Ce serait l'occasion de se faire rendre raison.

Jag avait alors fait connaissance avec l'univers mécanisé. Nul doute qu'il eût souhaité le faire en d'autres circonstances.

Dès le départ, Potrero l'avait mis dans le bain.

— Je ne sais pas comment tu t'appelles, et je ne veux pas le savoir, avait-il grondé. Pour moi tu seras Ramona ! D'accord ?

L'esprit ailleurs, Jag avait acquiescé, impressionné par ce décor dément, cet entrelacs de tuyauteries barrées de manettes brillantes, de robinets, de vannes, terminées par des manomètres rouges et blancs aux aiguilles oscillantes.

Par le bruit aussi, et par la chaleur.

Remarquant son trouble, Potrero, théâtral, avait alors remonté le regard de porte du foyer, démasquant un feu dévorant.

— Ce sera ton domaine, le reste ne te concerne pas. Tu n'auras qu'une chose à faire : pelleter le charbon du tender au foyer ! D'accord ?

Sans attendre de réponse, il avait continué :

— Normalement, une locomotive se conduit à deux ; un mécanicien et un chauffeur. J'ai décidé d'être le seul maître à bord. Je suis contre le partage des pouvoirs. La responsabilité ne souffre pas de division. Aussi, ne va pas te mettre des idées fausses dans la tête : tu n'es là que pour charrier du charbon.

Allez, qu’est-ce que tu attends ? La pelle ne va pas te sauter toute seule dans les mains !

Rempli de bonne volonté, Jag s’était mis à l’ouvrage.

Ce qui semblait simple de prime abord se révélait à l’usage abominablement compliqué.

— Mais qu’est-ce que c’est que ces pelletées de momichet ? avait hurlé Potrero au début en voyant comment Jag s’y prenait. Pas comme ça, bon Dieu ! Fends-toi, plie tes genoux en poussant, c’est moins dur et ça fait avancer la pelle ! Là, voilà ! Allez, enlève-moi ça, maintenant ! C’est une locomotive que tu dois nourrir, pas une mésange !

Ça c’était seulement la meilleure façon de se servir de la pelle. Le plus dur restait à faire. Se retourner et marcher jusqu’à la porte du foyer, sur un plancher dansant, avec Potrero qui allait et venait sans cesse sur toute la largeur de l’habitacle, affairé à tourner et à retourner mille volants de robinets, à tapoter le verre des différents manomètres en bougonnant, pestant contre tout et rien, le rien étant ce foutu bon à rien que Galaxius lui avait imposé, ce Ramona incapable de discernement et d’initiatives qui ne savait que se fourrer entre ses jambes.

— Bon sang ! Mais c’est pas permis un empoté pareil ! Le charbon, c’est dans le feu qu’il faut le jeter ! Continue comme ça et on va bientôt toucher le plafond ! Tu le fais exprès ma parole ! Si jamais on vient à manquer de combustible, je t’enfourne dans le chaudron la tête la première ! Et quand tu auras fini, faudra voir à balayer le plancher ! Je veux qu’on puisse manger par terre dans ma loco ! Et travaille au lieu de bâiller ; si tu ne peux pas faire deux choses à la fois, on n’a pas les cuisses propres !

La tête farcie, Jag avait essayé de faire pour le mieux.

Petit à petit, sans qu’il s’en rende vraiment compte, son corps avait pris ses marques et il avait réussi à se déplacer avec plus d’aisance, sans perdre plus du tiers de son chargement. Malheureusement, sa pelle étant plus large que le regard de la porte du foyer, un deuxième tiers s’écoulait de part et d’autre lorsqu’il voulait procéder au remplissage.

Là encore, Potrero avait dû intervenir, l’air catastrophé, les yeux au ciel.

— De travers, la pelle, de travers ! avait-il tonné. Il faut tout lui dire !

Dès lors, les pelletées s'étaient enfournées pleines.

Restait à trouver le bon rythme.

Lorsque Jag crut l'avoir acquis, à faire les trois pas qui menaient du regard du tender à celui du foyer, puis à revenir faire le plein, tout ça sans musarder, le souffle court, les muscles raides, la bouche poussiéreuse, les dents crissantes, Potrero avait encore donné de la gueule.

— Où tu te crois à courir comme ça ? On dirait une danseuse ! Le temps que tu fasses tes entrechats, tout ton charbon est déjà porté au rouge ! Tu veux désamorcer la marmite, ou quoi, avec tes manigances ?

Comme Jag le regardait, bras ballants, interdit, Potrero avait expliqué :

— Il faut jeter de la plate-forme ! Tu charges, tu tournes, et tu lances ! C'est la seule façon !

Incrédule, Jag s'était néanmoins résolu à appliquer les directives du mécanicien. Il y eut rapidement plus de combustible dans le poste de conduite que dans le chaudron.

— Vise moins haut ! Accompagne ! Tourne en jetant, ça allonge tout en enroulant ! avait alors conseillé Potrero.

Fort de ces précieuses suggestions, Jag avait fini par prendre le bon coup de main. Sans profiter pour autant du raccourcissement de la manœuvre. La pelle soulagée, il fallait aussitôt la replonger dans les entrailles du tender et opérer le transfert de charbon criblé, le sang noir comme l'avait baptisé Potrero.

Puis, de temps à autre, il fallait délaisser la pelle et courir jusqu'à la porte du foyer pour repousser le combustible, l'étendre sur toute la longueur du chaudron afin que la chauffe soit parfaitement répartie.

Le corps ruisselant d'une sueur aigre et épaisse, les reins cassés par l'effort soutenu, les paumes cloquées, il fallait alors manier un ringard considérablement alourdi par la fatigue. Comme l'instrument était pourvu d'un manche trop court, Jag

devait compenser en enfonçant son avant-bras dans la fournaise en veillant surtout à ne pas lâcher prise.

Du poignet au coude, sa peau s'était couturée de stries lissâtres.

— C'est le métier qui rentre, Chico, avait assuré Potrero en voyant Jag se cabrer sous la douleur lorsque son bras entrait en contact avec l'acier brûlant de l'encadrement du regard. Considère que ce sont des blessures nobles. La machine se défend, elle ne te connaît pas encore. Il faut du temps pour l'apprivoiser.

Jag avait alors remarqué que Potrero était capable d'émotion. Lorsqu'il parlait de sa locomotive, il avait les yeux mouillés et la voix chevrotante. De même, il avait différentes façons de baptiser Jag. C'était Ramona quand il avait l'humeur chagrine et Chico lorsque tout se déroulait bien.

Le plus terrible, lors de ces opérations de répartition du charbon, c'était les retours de flamme. Totalement imprévisibles, des langues de feu refluaient soudain, longues d'une bonne aune.

— C'est l'haleine du diable, ricanait alors Potrero, ça décoiffe, hein, Chico ?

Le visage saisi, les cils et sourcils roussis, les cheveux qui s'embrasaient en grésillant, Jag ne partageait pas le badinage du mécanicien.

Quelquefois, lorsque le point de ravitaillement se faisait attendre parce que la machine s'était montrée trop gourmande, il fallait racler le fond du tender et Jag devait descendre dans le réservoir par un trou d'homme afin de ramener tout le charbon éparpillé. C'était une tâche que Jag redoutait entre toutes. Habitué à fendre le vent, il avait beaucoup de mal à se retrouver coincé entre quatre parois d'acier, dans l'obscurité, à traquer le combustible, les oreilles déchirées par le vacarme ambiant.

À ce sujet, Potrero avait paru contrarié.

— C'est aux singes à faire le fond de caisse, pas à toi, Chico, lui avait-il dit lorsque le cas s'était présenté. Mais Galaxius tient à ce que tu t'occupes de tout. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, ou pas fait justement, mais il a l'air de t'en vouloir !

Les singes, dans le langage du mécanicien, c'était le petit peuple du train, les mâles Serviclones.

Véritables acrobates, ils fascinaient Jag. C'était toujours un réel plaisir pour lui de les regarder s'activer. Avec Potrero, ils étaient réellement l'âme du train. Ils faisaient corps avec lui. Il fallait les voir, en pleine marche, courir sur le faîte des wagons, sauter d'une voiture à l'autre, laver, briquer, insensibles au vertige, à la vitesse, se laisser glisser le long des parois, se raccrochant du bout des doigts, de la pointe des orteils, passer sous les compartiments, lutter têtes baissées lorsque des paquets de vent balayaient le convoi et qu'ils devaient s'allonger, quelquefois même se raccrocher aux bouches d'aération pour éviter d'être emportés. Ce qui ne s'était encore jamais produit.

Ils avaient également pour mission de dissuader les fuyards. Car il arrivait que, malgré la menace du collier, certains désespérés, ayant perdu tout sens commun, cherchent à filer sans mesurer les conséquences de leur conduite.

Régulièrement, ils laissaient glisser sous les voitures des cordes ou des chaînes munies de lourdes barres de fer, lesquelles, en rebondissant sur les traverses, se livraient à un infernal va-et-vient, cognant, frappant, assommant, brisant les membres des candidats à l'évasion, les délogeant de leur recoin, les précipitant sous les roues où ils finissaient déchiquetés, leurs cris d'agonie couverts par le fracas assourdissant de la marche du convoi.

— Eh ! Ramona ! Mais tu dors debout, ma parole ! Vas-tu te remuer, foutu bon à rien ! Je perds le contrôle du niveau d'eau ! On fait un primage ! Escalade moi vite la caisse, je suis sûr qu'un de ces singes a laissé le couvercle de hausse de prise d'eau ouvert ! Ils vont m'entendre ! Allez, fonce, tu devrais déjà être revenu !

Dans ces moments-là, Jag regrettait que Cavendish ne l'ait pas laissé sauter.

CHAPITRE XIV

Ballotté par ce cycle dément, Jag n'avait plus un instant à lui.

Comme l'affirmait souvent Potrero, il dormait littéralement debout. Il se débranchait, continuant imperturbablement à servir la machine tandis qu'une partie de lui-même s'engourdissait dans une torpeur régénératrice.

Quelquefois, Potrero intervenait.

— Ça va, Chico, ça va ! murmurait-il. Arrête un peu d'enfourner, le chaudron est plein à ras bord ! Égalise, à présent !

Alors, programmé, Jag laissait la pelle pour le ringard et il égalisait.

Là encore, le mécanicien devait s'en mêler.

— C'est bon, Chico, c'est bon à présent ! Ton outil est en train de rougir, tu tiens tant que ça à rester collé après ?

Lorsque la limite lui semblait atteinte, Potrero le prenait par un bras puis il le déposait le plus doucement qu'il pouvait sur le siège du chauffeur, un méchant fauteuil rembourré avec des noyaux de pêche et il l'abandonnait là après l'avoir délicatement recouvert de son poncho.

Ensuite, il y avait les réveils.

— Ramona ! rugissait le mécanicien, tu vas rester longtemps comme ça, à te faire du gras ? Il faut un palan, ou quoi, pour t'arracher de ta chaise ? Non mais qu'est-ce que c'est que cette engeance qui profite de ce que j'ai le dos tourné pour roupanner ?

Au début, Jag avait bondi comme un diable à ressort. Puis il avait rapidement compris que le courroux de Potrero n'était qu'une comédie et que l'homme cachait une profonde sensibilité sous ses manières rébarbatives.

D’ailleurs, petit à petit, un dialogue s’était instauré.

— Mais vous, vous ne dormez jamais ? s’était étonné Jag lorsqu’il avait osé poser des questions.

— Jamais sur un itinéraire.

— Ça veut dire que vous ne dormirez pas avant qu’on soit à destination ?

— C’est ma règle. La machine ne dort pas, elle !

— Mais ça représente des jours et des jours !

— C’est comme ça.

— Vous allez tomber, un jour.

Potrero avait rigolé.

— Mais je tombe à chaque arrivée, Chico. Une fois, j’ai dormi quinze jours d’affilée ! Tout le monde me croyait mort !

Un jour, Potrero avait dénoué le foulard rouge qui lui ceignait le cou et Jag avait eu la surprise de constater que lui non plus ne portait pas de Peau de Chagrin.

Surprenant son regard, le mécanicien avait demandé :

— Qu’est-ce qui t’étonne comme ça, Chico ?

— Votre cou, il n’est pas… Vous n’avez pas de collier !

Potrero s’était frappé la tête et la poitrine de l’index.

— Mon collier à moi, il est là, Chico : dans mon cœur et dans ma cervelle. Cette locomotive, c’est ma vie. Elle est tout pour moi. Ce qui pourrait m’arriver de pire, c’est que Galaxius me chasse. Dans ces conditions, inutile de gâcher un collier !

— Et comment vous avez appris à conduire une locomotive ?

— Sur le tas, Chico, sur le tas ! C’est la seule formation possible ! La seule façon d’engranger le savoir c’est d’aller le récolter à la source ! Mais tout se perd, personne ne veut plus rien apprendre.

— Vous refusez de prendre un chauffeur, comment voulez-vous transmettre vos connaissances ?

— Je n’ai encore rencontré personne qui ait le feu sacré, Ramona, voilà pourquoi ! Toi-même, tu comprends vite, tu sais observer, mais tu n’as pas le bon regard ! Il te manque l’éclat dans la prunelle, la bouffée d’amour qui te paralyse la gorge et

qui te laisse sans voix devant la machine ! Tu n’es qu’un curieux des choses et c’est aussi bien comme ça car les locomotives se font rares et il n’est pas facile de trouver un employeur !

En règle générale, les conversations ne duraient pas longtemps, chacun ayant trop à faire pour s’y investir.

De plus, si Potrero se révélait intarissable pour tout ce qui touchait le chemin de fer, il n’en était pas de même pour les sujets annexes.

Alors Jag renonça à l’attaquer de front, se réservant de revenir sur ce qui le préoccupait par différents biais ou selon les circonstances.

Durant toutes ces interminables journées, Jag n’eut de contact avec personne et il vécut en observateur.

Le convoi s’arrêtait tous les matins, dès que le jour était levé, rituellement.

C’était l’occasion pour tous de descendre pour reprendre contact avec la terre ferme et se dérouiller les membres.

De sa plate-forme, Jag assistait au spectacle sans y participer. Il ne pouvait s’empêcher de ressentir un pincement au cœur lorsque Cavendish entrait dans son champ de vision. Le cavalier faisait comme s’il n’existait pas, comme s’il n’avait jamais existé. Il lui était pourtant venu en aide. Quelquefois, Jag se demandait s’il n’avait pas simplement rêvé.

Puis, lorsque tout le monde était prêt, que la roulante avait été installée, Galaxius faisait son apparition. Juché sur un trône tarabiscoté, véhiculé par quatre porteurs, il se penchait sur l’assistance en lançant quelques banalités.

Une fois déposé à terre, on tirait devant lui un tapis rouge car il se refusait à fouler directement le sol prétextant que tous les maux montaient des profondeurs. Son périple l’amenait à la roulante où il se faisait servir une tranche de pain de maudurin et un bol de ragoût qu’il humait longuement avant de le faire goûter à l’un de ses gitons, lequel ne manquait jamais de déclarer cela succulent sans pour autant terminer sa ration. Alors Galaxius souhaitait un bon appétit à tous et il repartait aussitôt dans ses appartements, suivi de sa cour, pour des agapes un peu plus raffinées.

Durant cette pause, on faisait également descendre les chevaux pour les dégourdir, les nourrir et on en profitait pour changer leur litière.

On procédait aussi à l'abattage de longues-cornes et de laineux pour assurer les rations du lendemain.

C'était ainsi tous les matins.

Les autres haltes ne devaient rien au hasard. Elles se faisaient au contraire selon un plan bien établi puisqu'elles correspondaient au ravitaillement en eau et en combustible.

Avec ce modèle de locomotive, une 141 R Alco, on ne pouvait guère compter sur une autonomie de plus de 400 kilomètres.

Le réseau était-parsemé de points d'approvisionnement tenus par des marchands indépendants où l'on pouvait à loisir se fournir en eau et en charbon, ainsi qu'en nourritures et en boissons diverses.

Certaines étapes offraient même un choix de nanas-l'amour important et il n'était alors pas rare de voir Otis, le responsable des esclaves, s'abandonner à leurs caresses expertes, cela plusieurs fois dans la même journée, au gré des escales.

Cependant, il fallait se méfier de ses souvenirs et ne rien considérer comme immuable car ces commerçants n'avaient guère de suite dans les idées et il pouvait leur prendre la fantaisie de mettre la clé sous la porte du jour au lendemain, brisant ainsi la chaîne du ravitaillement.

Afin de pallier ces inconvénients, tout un wagon était prévu, situé derrière le tender, qui recelait en ses flancs de quoi parcourir toute une étape en eau et en briquettes de combustible sans avoir à refaire le plein.

C'était lourd à tirer mais cela valait mieux que de tomber en rade en pleine nature.

Prévoyant, Potrero stoppait également lorsque leur chemin croisait une forêt morte, pétrifiée, alignant des troncs noirs, des ramures dépouillées sur des étendues de cendre neigeuse.

Aussitôt, sous les coups de gueule permanents d'Otis, une vague d'esclaves s'affairaient à manier la scie et la hache afin de récupérer ce bois mort mais tout à fait brûlable que l'on stockait

pour les jours de pénurie.

Potrero stoppait encore lorsque le convoi traversait une zone occupée par des comestibles sauvages. Là, les esclaves devaient ramasser les bouses séchées dont le pouvoir calorifique n'était plus à démontrer.

Durant toutes ces pauses, le petit peuple du train ne restait pas inactif.

Armés de chiffons, de burettes, de pompes à graisse, de seringues, ils briquaient, gavaient les graisseurs, lubrifiaient, entretenaient tous les organes vitaux, du mécanisme de relevage à la coulisse de Walshaerts, vérifiaient succinctement les freins, les sablières, l'étanchéité du foyer, du cendrier, de la boîte à fumée, s'assuraient des niveaux, bref faisaient en sorte que la locomotive soit en état.

Curieux, Jag observait.

Pour l'heure, il n'avait d'autre choix.

CHAPITRE XV

Un matin pourtant, le rite ne fut pas respecté.

Penché à l'extérieur, les yeux mi-clos, le visage fouetté par le vent, la main accrochée à la commande du régulateur, Potrero semblait n'avoir rien remarqué de la dilution des ténèbres.

La première pensée de Jag fut de croire qu'il était mort. Puis il envisagea une éventualité moins radicale, plus en rapport avec la situation.

— Eh ! Vous dormez ? hurla-t-il en se rapprochant.

— Jamais sur un itinéraire, Ramona ! répondit instantanément le mécanicien en se redressant. Je croyais te l'avoir déjà dit !

Jag désigna le ciel.

— Il fait jour !

— Rien ne t'échappe, compliment !

— On ne s'arrête pas ? J'ai faim, moi !

— Tu mangeras à Tomball Point !

Les yeux de Jag s'exorbitèrent.

— Vous ne voulez pas dire que… ?

Potrero hocha gravement la tête.

— Si, Chico, on y sera dans moins d'une heure.

— Mais vous ne m'avez rien dit !

— Depuis quand est-ce que l'aigle a des comptes à rendre au vermisseau, Ramona ?

Vexé, Jag s'en fut terminer son chargement sous le regard narquois du mécanicien. Puis, après quelques rapides coups de ringard, il gagna son coin et s'intéressa au paysage.

Durant tout le voyage, le convoi n'avait traversé qu'une succession de déserts plombés, de wastes poussiéreuses, de

landes recouvertes d’une mauvaise végétation faite de ronciers, d’orties mouvantes, de bosquets rabougris, de buissons d’épineux qui roulaient au gré des courants venteux.

Se penchant à son tour à l’extérieur, paupières presque jointes pour éviter les escarbilles, Jag consulta l’horizon, cherchant à apercevoir la découpe de Tomball Point. En vain. La cité était encore trop éloignée.

— Eh ! Attention de ne pas tomber, Chico ! lui cria Potrero. J’ai encore besoin de toi !

— Comment l’aigle pourrait-il avoir besoin du vermisseau ? renvoya-t-il, acide, sans même se retourner.

Le mécanicien éclata de rire, positivement ravi.

— Mais rien que pour le manger, Chico, rien que pour ça ! gloussa-t-il.

C’est à cet instant que retentit le premier coup de feu.

Surpris, Jag tourna la tête. Le train lui apparut dans toute sa longueur, bien en ligne. Derrière, il entraperçut un groupe de cavaliers qui commençaient à se déployer en deux ailes et à remonter de chaque côté du convoi.

— Bon Dieu, des Ventouses ! tonna Potrero en quittant son poste d’observation et en actionnant le sifflet à plusieurs reprises.

— Des quoi ? s’étonna Jag.

— Des Ventouses, ou des Sangsues, comme tu veux ! Des victimes des Chutes ! Toute la région de Tomball Point est régulièrement bombardée par toutes ces saloperies ! D’ailleurs la ville est quasi abandonnée, il ne reste que des irréductibles et toute une populace de malades qui se sont regroupés en tribus simplement pour ne pas mourir seuls. À leurs yeux, le train est une diablerie, un vestige des temps anciens ; ils l’assimilent à la technologie d’hier et le rendent responsable de leurs maux au même titre que les retombées.

Jag ne put réprimer un frisson. Le vieux Patch lui avait souvent parlé de ces bombardements cosmiques, de ces containers chargés de peste chimique ou autres, qui se décrochaient soudain des cieux pour vous transformer une ville

entière en charnier. La chance avait voulu qu'il y échappe jusqu'ici.

Sur tout le train, c'était le branle-bas. La fusillade était maintenant générale.

— Mais ils ne sont pas armés ! remarqua Jag.

— Non ! Ce ne sont pas des tueurs, enfin pas comme on l'entend ordinairement ! Ils recherchent juste le contact ! Ils n'ont qu'un but : contaminer le plus de monde possible !

— C'est de la folie !

— C'est leur manière de faire.

— Mais ils n'y arriveront pas, ils vont se faire massacrer.

Potrero eut un haussement d'épaules.

— C'est peut-être bien ce qu'ils souhaitent au fond d'eux-mêmes ! Mais il vaut mieux qu'aucun d'eux ne mettent le pied sur le train car… Par l'enfer, en voilà d'autres par-devant ! s'écria soudain le mécanicien.

Tournant la tête, Jag vit effectivement qu'une bonne cinquantaine de cavaliers se tenaient regroupés à bonne distance.

— Charge, Ramona ! commanda soudain Potrero. On va avoir besoin de pression !

Accroché à son poste d'observation, Jag eut soudain l'impression que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Entre le corps de la chaudière et l'écran lève-fumée, dans ce cadre qui permettait d'avoir une vue constante sur les rails venait de s'inscrire la silhouette d'une femme.

Droite comme une barre, entourée de la horde de cavaliers, elle se tenait au beau milieu de la voie, bien calée sur une traverse, un enfant sur chaque bras.

CHAPITRE XVI

— Mais qu'est-ce que vous faites ? s'étrangla Jag en voyant que le mécanicien ne relevait pas la marche, qu'il l'allongeait au contraire. Bloquez tout ! Le frein direct, le robinet H 6 !

Avare de renseignements, Potrero avait cependant initié Jag aux manœuvres essentielles. Arrêter le convoi en catastrophe comptait parmi celles-là.

— Il y a une femme sur la voie, avec deux enfants ! hoqueta Jag. Vous n'allez tout de même pas…

Potrero lui jeta un regard au vitriol.

— Charge ! gronda-t-il. Charge si tu veux vivre ! Et arrête de me dire ce que je dois faire !

Littéralement hypnotisé, Jag ne put s'arracher au terrible spectacle.

En fait, tout se déroula si vite qu'il ne vit rien.

Jusqu'au tout dernier moment, il pensa que la femme allait se dérober, bondir de côté.

Il n'en fut rien.

La dernière vision qu'il emporta d'elle fut l'image d'une statue. Il n'aurait jamais pensé que l'on pût rester aussi froid face au danger. Il fallait être d'un grand courage, ou peut-être détaché de tout…

Puis la perspective l'escamota et il ne put que s'en remettre à son imagination. L'énorme choc. Les corps jetés au sol avec une violence inouïe avant d'être happés par la machine. La dislocation, le démembrement, la bouillie de chair…

— Chicooo !

Jag émergea de son néant. Les cavaliers étaient là, partout autour de la locomotive. Certains calquaient leur vitesse sur

celle de la machine tandis que d'autres se laissaient couler tout au long du convoi dans l'intention de l'investir.

Ce qui frappait chez eux, c'était leur détachement. Leur action était menée sans haine apparente, sans cris, sans tout le gestuel provocateur qui accompagne d'ordinaire tous les assauts.

Visages froids, impénétrables, ils dégageaient une certaine gravité.

Puis, répondant tous à un signal venu d'on ne sait où, ils commencèrent à se dépouiller de leurs vêtements.

Alors, hommes et femmes mêlés apparurent bientôt le torse nu, exhibant les terribles stigmates des Chutes. Leurs différences. Des chairs à vif, des abcès purulents, des plaies sanieuses qui dénudaient les os, des bubons de la taille d'un crâne d'enfant qui bloquaient des aisselles, déformaient des cous.

Malgré lui, Jag eut un mouvement de recul.

— Bourre le chaudron sinon on va rester en carafe ! hurla Potrero. Et surtout ne les laisse pas t'approcher, ils ne veulent que ça !

La gorge sèche, Jag reflua vers le tender, s'empara de la pelle sans vraiment s'en rendre compte, dans un état second.

À l'arrière, la fusillade battait plein son. Les détonations fusaient, isolées ou en rafales, émaillées d'ordres rageurs, de cris d'agonie.

— Charge, bon Dieu de Ramona ! Il faut tenir notre vitesse à tout prix ! Et n'oublie pas que si l'un d'eux te touche tu es mort ! Ils sont tous contagieux !

Ramassé sur sa monture, l'un des cavaliers bondit soudain. Une fabuleuse détente le jeta contre la locomotive.

— Ta fenêtre ! Boucle-la ! éructa Potrero tandis qu'il s'affairait à faire glisser les deux vantaux de la sienne.

L'avertissement arriva trop tard. Deux mains venaient de s'agripper au bas du chambranle.

— Vite ! Repousse-le ! rugit le mécanicien.

Puis, comme Jag restait sans réaction, il ajouta :

— Sans le toucher, surtout ! Tu vas te remuer, Ramona de merde !

Rien n'y faisait. Jag semblait sourd et soudain recouvert d'une gangue de plomb.

Rageur, Potrero s'élança. Au passage, il rafla la pelle et, la maniant comme une masse, il entreprit de faire lâcher prise à l'assaillant.

Il frappait avec tant d'acharnement qu'un doigt dégringola à ses pieds, cisaillé net.

Les yeux agrandis par l'horreur, Jag le vit rouler vers lui, tressautant, se tordant comme un ver.

Un spasme le secoua. Un flot de bile lui gicla dans la bouche.

Puis tout se précipita.

Un hurlement poussé par Potrero sortit Jag de son apathie. La main valide de l'assaillant s'était refermée sur l'avant-bras du mécanicien, l'attirant à l'extérieur.

D'un bond, Jag le rejoignit. Sans perdre de temps, il empoigna les revers de la veste en toile de Potrero, les écarta brutalement, faisant sauter les boutons, arrachant les boutonnières. Puis il le déshabilla, le dépouilla littéralement, et le secoua jusqu'à ce que le vêtement glisse, emporté par l'agresseur qui n'avait pas relâché sa pression.

Blême, Potrero fit immédiatement coulisser les deux vantaux de la fenêtre.

Le cœur battant la chamade, les deux hommes restèrent un moment à se regarder sans échanger la moindre parole.

L'alerte avait été chaude.

Cependant la partie était loin d'être gagnée ; déjà, d'autres cavaliers se rapprochaient, cherchant à mettre pied sur la plate-forme arrière.

CHAPITRE XVII

Enfilant à la hâte une paire de gants, ce qu'il se refusait toujours à faire prétextant qu'ainsi affublé il se sentait pas suffisamment sa machine, Potrero décrocha le seau constamment rempli d'eau qui leur permettait d'étancher leur soif entre les étapes.

Basculant alors la porte de regard du foyer, il y plongea le seau préalablement vidé, l'enfonça dans le magma brûlant, le ressortit plein jusqu'aux trois quarts de charbon rougeoyant.

Là, il déposa son bouillant fardeau sur le plancher et s'affaira à tapoter ses gants fumants pour en stopper la combustion.

Puis, comme un cavalier s'accrochait à la barre d'accès horizontale du tender, il attendit posément que l'autre se soit enlevé de son cheval, qu'il ait mis le pied sur la marche supérieure du marchepied.

Alors seulement, il lui lança le contenu du seau à la volée.

Instantanément, une abominable odeur de chair grillée envahit l'habitacle, âcre, suffocante, écœurante.

L'assaillant, un homme au teint grisâtre, le haut du corps complètement desquamé, les os du nez apparents, un œil tout blanc, reçut l'averse incandescente sans broncher.

Une bonne partie du seau se colla à sa peau humide en grésillant, diabolique cataplasme, tandis que le reste lui rebondissait sur les jambes, brûlant son pantalon qui s'enflamma tout d'un coup attisé par les remous du vent.

— Bon sang, gémit Potrero atterré, ils sont plus morts que vivants !

Paradoxalement, cette révélation fut salutaire à Jag. Jusqu'à lors, ce combat n'était pas le sien. Cette horde d'êtres désespérés, défaits par la maladie, qui chargeaient presque

dignement, sans armes, sans fureur affichée, cela ne le concernait pas.

Mais le spectacle auquel il venait d'être confronté changea radicalement sa façon d'appréhender la situation.

— On me l'avait dit mais je ne voulais pas le croire, chuinta Potrero, totalement dépassé.

Au bord de la plate-forme, l'homme continuait de flamber, insensible à toute forme de douleur.

Serrant les dents, Jag s'empara du ringard, chargea ce que l'on pouvait considérer comme une scorie vivante.

Véritable torche humaine, l'homme se laissa bouter sans lutter. Il tomba raide, disparut sous les jambes des chevaux sans émettre le moindre son.

— Ils vont finir par nous avoir, Chico, fit Potrero. Va voir si tu ne trouves pas quelqu'un sur l'arrière pour venir nous prêter main-forte !

Comme Jag hésitait, il ajouta :

— Les capitaines ne quittent jamais leur navire, tu le sais bien ! Tâche tout de même de ne pas traîner en route !

Escaladant le tender, Jag marcha bientôt dans le charbon, s'enfonçant jusqu'à mi-mollets.

Vu d'en haut, la conjoncture n'était guère brillante. Les assaillants, ces espèces de morts-vivants, accompagnaient le train sur toute sa longueur et cela des deux côtés. La plus forte concentration chevauchaient toutefois sur l'avant, à hauteur de la locomotive.

Un instant, Jag fut tenté de revenir en arrière mais la raison l'emporta. Qu'ils fussent un ou deux dans le poste de conduite ne changerait rien. Tôt ou tard ils succomberaient sous le nombre. Comment lutter contre des agresseurs aussi peu vulnérables ?

S'extirpant du réservoir de combustible, il sauta sur le compartiment à eau, y resta accroupi le temps de mesurer la force du vent et le ballant du convoi.

On tirait de partout. Des détonations roulaient, portées par le souffle de la vitesse tandis que d'autres claquaient de manière

plus sèches, témoignant que l'on se battait également à l'intérieur.

Des chevaux qui continuaient à courir sans leur cavalier laissaient à penser que certains d'entre eux, ceux qui n'avaient pas mordu la poussière, avaient réussi à s'introduire dans les voitures.

Prenant son élan, Jag bondit au-dessus du vide, se reçut sur le toit d'une voiture où il s'obligea à progresser à quatre pattes de peur de rester figé par le vertige qu'il s'efforçait de refouler en pensant à Potrero qui comptait sur son retour.

Il parcourut de la sorte trois voitures dont l'une comportait une passerelle centrale avec deux mains courantes, ce qui lui facilita bien la tâche. Il nota au passage que le toit de ce wagon était fait d'alvéoles de verre protégées tout au long d'un double grillage.

Puis il arriva au premier wagon-plateau.

Là, le combat faisait rage. Les gardes de Galaxius avaient fort à faire car les assaillants ne pouvaient être repoussés de manière traditionnelle.

Dès que l'un d'eux prenait pied sur le plateau, c'était la panique. Il créait instantanément le vide autour de lui et tout le monde le prenait pour cible en même temps. Tant et si bien que les gardes arrivaient à se tirer mutuellement dessus, ajoutant encore à la débâcle.

Du haut de son perchoir, Jag assista à des scènes hallucinantes. Il comprit pourquoi Potrero avait employé le terme de Ventouses et de Sangsues en désignant les cavaliers. Lorsqu'ils avaient coincé quelqu'un, ils le prenaient à bras-le-corps, le serrant comme s'ils entendaient se fondre en lui, promenaient leurs lèvres sur toutes les parties découvertes de leurs victimes.

Alors seulement ils se départaient de leur apathie glacée et un sourire radieux venait illuminer leurs traits souvent cauchemardesques.

Témoins de ces étreintes immondes, les autres gardes n'avaient alors rien de plus pressé que d'abattre leurs anciens compagnons pour qu'ils entraînent leur agresseur par-dessus

bord.

En équilibre précaire sur le faîte de sa voiture, Jag ne savait plus bien quelle conduite adopter lorsque Cavendish se matérialisa soudain dans son champ de vision, émergeant des flancs du wagon suivant.

— Les chevaux ! Tirez sur leurs chevaux ! hurla-t-il à la cantonade. C'est le seul moyen de les arrêter !

Winchester en main, il donna l'exemple, tirant sur les montures qui se trouvaient à sa hauteur, stoppant net leur avance, provoquant des envolées spectaculaires, des cabrioles fantastiques accompagnées de hennissements déchirants.

— Derrière vous ! tonna soudain Jag en désignant une femme sculpturalement belle et saine si l'on s'en remettait à son corps lisse et soyeux, à ses seins hauts plantés, fermes et épanouis.

Elle se tenait face à Jag, debout sur l'autre voiture, s'apprêtait à bondir.

Seule fausse note, une espèce de heaume qui lui cachait tout le visage.

Se retournant d'un seul bloc, Cavendish, l'arme à la hanche, lui fit éclater un genou d'un projectile.

Déséquilibrée, la femme battit l'air de ses bras fuselés avant de s'écraser en porte à faux sur le rempart en sacs de sable qui défendait le plateau.

Dans sa chute, son masque avait giclé découvrant un visage rongé par une méchante forme de lèpre.

Du pied, Cavendish la bascula hors du convoi en évitant d'accrocher son regard. Puis il s'adressa à Jag.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ils veulent prendre la loco !

— Tu sais te servir de ça ? demanda-t-il en brandissant la Winchester.

Comme Jag acquiesçait, il la lui lança adroitement, ainsi qu'une boîte de munitions.

— Tu sais ce qu'il faut faire, alors va devant ; j'arrive !

Plus confiant mais toutefois loin d'égaler les Serviclones mâles, Jag refit le chemin inverse sans s'arrêter, peureux de ce

qu'il allait découvrir.

Il respira plus librement lorsqu'il entendit la voix tonitruante de Potrero lequel, entre deux ahanements ponctués de coups de pelle, mettait dans le même sac ces envahisseurs trop pressés de le serrer sur leur cœur et cet ingrat, ce déserteur de Ramona qui profitait de la situation pour lui abandonner tout le travail.

Rassuré, Jag commença alors d'appliquer les directives de Cavendish.

Posément, comme à la parade.

Un véritable massacre.

Il n'aimait pas trop ce qu'il faisait, habitué depuis sa plus tendre enfance à considérer le cheval comme un prolongement de lui-même.

Cependant, les circonstances commandaient.

Chaque coup portant au but, les rangs des Ventouses s'éclaircirent rapidement, tant à hauteur de la locomotive qu'ailleurs, chaque défenseur du train ayant fait sienne la suggestion de Cavendish.

De fait, lorsque ce dernier atterrit dans le tender, aux côtés de Jag, une magnifique carabine Anschutz-Savage calibre 7 x 57 avec viseur télescopique à vis micrométrique en main, la partie pouvait être tenue pour jouée.

Lourdement étrillée, la horde avait pris du champ, n'avançait plus que sur son erre, voulant différer le plus longtemps possible le moment de faire demi-tour.

— Tu es loin d'être maladroit, petit, fit Cavendish en récupérant la 30/30 et les munitions.

Jag eut un haussement d'épaules.

— C'était facile.

— Quand même ! C'est pas si souvent qu'on rencontre un tireur de ta trempe !

— J'ai eu un bon professeur.

— Il faut aussi être un bon élève !

À ce stade de la conversation, Potrero jugea utile d'intervenir.

— Eh ! là-haut ! C'est pas bientôt fini votre conférence ? grommela-t-il. Il y a du travail ici ! Vous vous congratulerez

après !

Ce rappel à l’ordre replongea Jag dans la réalité. Ce court intermède lui avait fait oublier sa triste condition. Pendant un moment, porté par l’action, il avait retrouvé le souffle des jours passés.

La chute était brutale.

— Faudra peut-être prévoir quelque chose d’efficace pour la prochaine fois, hein ? aboya Potrero à l’adresse de Cavendish. Sinon je vais finir par rendre mon tablier !

— Tout dépend de ce qu’on pourra se procurer à Tomball Point. Il nous faudrait de la dynamite et des balles explosives ; ça permettrait de voir venir ! Je vais en parler à Galaxius !

— Et moi, interrogea soudain Jag, qu’est-ce que je vais devenir lorsqu’on n’aura plus besoin de moi ici ?

Ce fut au tour de Cavendish de hausser les épaules.

— Comment savoir ce que Galaxius a dans la tête ? dit-il. Tout dépendra de son humeur du moment. En tout cas je ne peux rien pour toi ; il suffit qu’on ait l’air de s’intéresser à quelque chose ou à quelqu’un pour qu’il fasse tout le contraire de ce qu’on espère. Il n’y a rien à faire qu’à attendre.

— Eh ! La pression baisse dans la marmite, les purgeurs commencent à claquer du bec ! intervint derechef Potrero. Vous tenez tant que ça à ce que les Ventouses nous rattrapent ?

— Je ne t’ai pas encore dit merci, fit Cavendish comme Jag s’apprêtait à se laisser glisser le long du tender. Tu m’as probablement sauvé la vie.

— Vous m’avez empêché de sauter, nous sommes quittes !

Puis Jag se retrouva sous l’auvent, au seuil du poste de conduite.

La main soudée au régulateur, Potrero remplissait son office. Au regard qu’il lui jeta, Jag comprit qu’il entendait être imité.

Une seconde, Jag rêva qu’il le balançait par-dessus bord et qu’il prenait les commandes.

Mais il aurait été prisonnier de la machine comme la machine était prisonnière des rails…

Il reprit la pelle.

CHAPITRE XVIII

Ils parvinrent à Tomball Point dans l'heure qui suivait.

La ville entière était entourée de plusieurs rangées de cerceaux de fil de fer barbelé mais on pouvait y pénétrer sans problème.

Tout le convoi fut dirigé sur une voie de garage.

Là, la 141 R fut dételée et elle prit le chemin des dépôts, sortes de grands entrepôts recouverts de marquises.

Une fois dans les ateliers, la machine fut abandonnée aux Serviclones mâles qui s'étaient regroupés sur le tender.

— À eux de se débrouiller, à présent, fit Potrero en quittant les bâtiments, Jag sur ses talons. Je vais me coucher !

— Mais… vous les laissez seuls ?

— C'est leur boulot. Ils sont faits pour ça. Galaxius les a achetés en même temps que la machine ; ils sont capables de réparer et d'entretenir toutes les 141 R Alco, Lima, Baldwin, à fuel ou à charbon ! C'est leur spécialité ! Ils ne me disent pas comment je dois conduire et moi je les laisse patauger dans le cambouis !

— Et moi ? Qu'est-ce que je deviens ?

Potrero gonfla les joues.

— Tu fais ce que tu veux, je ne suis pas ta nourrice ! Mais tu n'as pas sommeil ?

Jag secoua la tête.

— Pas pour le moment. Notre aventure m'a complètement réveillé !

— Tu en verras d'autres.

Laissant derrière eux le centre de triage, ils empruntèrent une rue affreusement rectiligne, bordée de petites maisons

peintes en rouge et vert dont tous les volets en bois étaient fermés.

— Ils se lèvent tard, par ici, fit remarquer Jag.

Comme le mécanicien ne répondait pas, il insista :

— On n’a encore vu personne ; où sont les habitants ?

— Ils vaquent, Chico, ils vaquent.

Entre les pavés de la chaussée s’était développée une végétation anarchique faite de lierre rampant qui courait en tout sens, se ramifiant jusque dans les égouts, et aussi de tiges droites, flexibles parfois hautes d’une bonne aune.

— Ils ne sortent pas souvent, on dirait, considéra Jag.

De temps à autre, des souris leur partaient dans les jambes en couinant avant de disparaître dans un trou ou une faille invisible.

Ils traversèrent des carrefours, lieux de rencontre d’autres rues de la même facture, toutes aussi vides, pareillement vertigineuses.

Puis ils débouchèrent sur une vaste esplanade ceinte de rails sur laquelle s’étalaient plusieurs constructions noirâtres.

Au sommet de l’une d’elles se mouvait, en rotation lente, une espèce de grille géante incurvée.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda Jag.

Près de lui, Potrero fit un bond. À son tour, il dormait debout. Littéralement.

— C’est un radar, finit-il par répondre comme Jag le tarabustait. Ça sert à surveiller le ciel. Tomball Point est en plein sur la route des Chutes. Avant, ici, c’était une cité prospère, un grand centre minier d’où partaient des milliers de trains remplis de charbon. Puis je ne sais pas ce qui s’est passé tout là-haut mais la ville s’est soudain trouvée dans un couloir de retombée et la population a dû se plier aux circonstances et apprendre à vivre avec cette terrible menace.

— Quelle population ?

Potrero désigna le sol de son pouce tendu.

— Ils vivent sous terre, dans les anciennes galeries des mines qu’ils ont aménagées. On les appelle des Taupards. Ils

remontent de temps en temps, juste pour l'indispensable.

— Mais qu'est-ce qui les oblige à rester ici ?

— Et pourquoi le jour succède-t-il à la nuit ? Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Parce que ça leur plaît, sûrement ! Et peut-être aussi pour ne pas rencontrer des garçons collants comme toi qui gonflent leur entourage avec des milliers de questions idiotes !

Un bruit de moteur mit momentanément fin à la discussion.

Sortant du bâtiment d'extraction, une théorie de camions bâchés s'ébranlait doucement.

— C'est la corvée des Provendes, dit Potrero avant que Jag l'interroge. Les rescapés qui vont porter des vivres aux victimes des avalanches cosmiques. Les Ventouses. Leurs frères d'hier. Je ne suis pas sûr que ça serve à grand-chose mais c'est une façon de se donner bonne conscience !

— La réparation, ça va durer longtemps ? s'inquiéta Jag alors qu'ils se rapprochaient de la voie où était stationné le convoi.

Potrero eut une grimace dubitative.

— C'est très variable mais les singes connaissent bien leur affaire ; à mon avis il ne faudra guère plus de deux jours. On devrait pouvoir allumer après-demain… Tâche de ne pas t'endormir dans un coin à ce moment-là !

Puis, comme Jag ralentissait, apparemment pas décidé à réintégrer l'univers « galaxien », Potrero lui lança :

— Si on m'interroge, je dirai que tu es resté sur la machine, comme ça on ne te cherchera pas de poux dans la tête ! Si tu en as le goût, tu trouveras des bordels en sous-sol. Les filles sont propres et expertes et tu n'auras rien à payer ; tout sera porté au compte de Galaxius, c'est une habitude.

« Autre chose : s'il y avait une alerte, n'oublie pas de te planquer ! Seulement évite de descendre trop bas car ton collier pourrait bien se refermer plus vite que prévu. Allez, salut, Chico ! À la prochaine panne de stocker !

Et il disparut, happé par l'angle d'une construction laissant Jag seul aux prises avec une liberté dont il ignorait le mode d'emploi.

CHAPITRE XIX

Potrero avait vu juste.

Deux jours plus tard, la locomotive venait reprendre sa place en tête du train.

Il s'ensuivit alors un fastidieux ballet, une suite de manœuvres destinées à distraire deux vieux wagons marchands du convoi afin de les remplacer par d'autres nouvellement acquis par Galaxius.

Puis vint le temps de l'embarquement.

Hommes et bêtes furent rassemblés par un Otis survolté par quarante-huit heures de bacchanales. Le compte de Galaxius avait dû connaître quelques flambées…

Jag, quant à lui, n'avait guère fait de folies. Oppressé à la fois par la lourde atmosphère qui régnait sur l'endroit et aussi par ce collier qui se révélait chaque jour plus complexe, il s'était borné à une déambulation prudente, évitant tout contact avec les autochtones, précaution gratuite car personne n'avait croisé sa route.

Et, lorsqu'il en avait eu plein les yeux de ce paysage fantomatique hérissé de terrils recouverts d'une pauvre végétation galeuse, Jag n'avait eu d'autre recours que de rejoindre les ateliers.

S'il avait pensé trouver chaleur et réconfort auprès du petit peuple du train, il en fut pour ses frais. Ces derniers ne lui accordèrent pas la moindre attention, ne répondirent même pas à son salut.

Il en avait d'abord conçu un certain dépit. Tout le monde semblait vouloir l'ignorer. Il était devenu quantité négligeable. Un laissé-pour-compte. Dans d'autres circonstances, cela l'aurait bien arrangé, mais là, avec ce fichu collier autour du

cou ! Seulement il apparaissait comme une évidence que sans sa Peau de Chagrin on ne lui aurait pas laissé la moindre autonomie. Il aurait vécu enfermé ou à la chaîne.

Mortifié, Jag avait alors regardé travailler le petit peuple. La confiance de Potrero était bien placée. Ces espèces de nains se débrouillaient au mieux. Jag n'y connaissait pas grand-chose en mécanique mais il n'était nul besoin d'être expert pour apprécier leur efficacité. Ils œuvraient dans le plus grand silence, économes de leurs efforts et de leurs mouvements, chacun faisant le geste qu'il fallait au moment où c'était nécessaire.

À les voir ainsi s'agiter, à manier des outils qui paraissaient tous démesurés dans leurs mains, une idée avait soudain germé dans la tête de Jag qu'il s'était empressé de vouloir mettre en pratique.

Jamais il ne retrouverait une pareille occasion !

S'écartant de la fosse de réparation, il avait déambulé dans les ateliers, parmi des carcasses éclatées, slalomé entre d'anciennes machines recouvertes de poussière et de toiles d'araignées, perdu, écrasé par un univers tombé en désuétude.

Faisant fi de toute une technologie démesurée, Jag avait fini par trouver ce qu'il cherchait. Du petit outillage enfermé dans des coffres métalliques. Son choix s'était arrêté, après un long inventaire, sur une scie à métaux et aussi sur un énorme coupe-boulons.

Il s'était alors mis en quête d'une glace, d'un miroir, de n'importe quelle surface capable de lui renvoyer son image.

Il avait finalement trouvé ce qu'il cherchait dans un bâtiment attenant, une salle de douches flanquée d'une succession de lavabos surmontés de glaces pour la plupart inutilisables.

En ayant pourtant découvert une qui pouvait encore remplir son office, il s'était alors attaqué à son collier.

D'abord, avec la lame de scie préalablement démontée de son support. Comme elle était trop longue pour permettre une bonne approche, un emploi rationnel, il avait dû la casser en deux. Puis il s'était affairé. Sans résultat. Au bout d'un moment il avait constaté que les dents de la scie avaient perdu tout leur

mordant sans pour autant entamer le collier.

Jag avait alors juré. Prenant l'autre morceau de scie, il avait alors fait une nouvelle tentative, énervé, n'avait réussi qu'à s'entailler le cou.

Les avertissements d'Otis lui étaient alors revenus en mémoire. D'après lui le collier était inviolable et inentamable. Les faits semblaient corroborer ses assertions.

Rageur, Jag ne s'était pas tenu pour battu. Il y avait fatalement un moyen.

S'emparant du coupe-boulons, il en avait d'abord éprouvé le fonctionnement à vide avant de laisser les mâchoires de l'instrument se refermer sur la Peau de Chagrin.

Cou tordu, bras tendus, il avait poussé de toutes ses forces sur les deux leviers.

Un éclair avait alors explosé dans sa tête tandis qu'une terrible décharge lui arquait le corps, le précipitant en arrière, le jetant contre le mur, hurlant, la bave aux lèvres.

Les yeux fous, le souffle court, la peur au ventre, il était resté là un bon moment, hagard, geignant comme un nouveau-né.

Puis il avait pleuré sur lui-même, sans retenue.

Ensuite, il avait repris le chemin inverse, les épaules basses.

Complètement déprimé, il s'était alors couché dans le tender, enroulé dans une couverture graisseuse, sur un matelas de charbon.

Fiévreux, la bouche pâteuse, le corps frissonnant, il avait sombré dans un sommeil douloureux, en émergeant de temps à autre, sur un cri d'effroi lorsque ses cauchemars prenaient trop d'ampleur, ou bien quand le travail des Serviclones devenait trop bruyant.

Finalement, c'était Potrero qui l'avait réveillé.

— Puisque tu es là, Chico, tu vas m'aider à allumer, lui avait-il dit en guise de bonjour.

— Le stocker n'est pas réparé ?

— Si mais on allume toujours à la main, Ramona !

Alors, une fois encore, Jag avait repris la pelle.

Ensuite, ils étaient allés faire les pleins puis ils avaient

regagné le gros du convoi.

Après les différentes manœuvres, Jag était descendu sur le quai.

Là, nul n'avait fait cas de lui. Des centaines d'yeux avaient glissé sur sa personne sans le voir. À croire qu'il était devenu transparent.

C'est seulement lorsque l'agitation fut passée, quand le quai fut pratiquement désert qu'Otis sembla découvrir sa présence.

Se grattant la tête, l'air perplexe, il finit par interpeller un de ses sous-fifres.

— On allait oublier celui-là, dit-il en désignant Jag du menton. J'ai pas d'ordre à son sujet et c'est pas maintenant que je vais aller en demander ! Mets-le au « frigo », on verra plus tard ! Et affole-toi un peu, on part à la seconde !

Au pas de course, Jag rejoignit les wagons de queue.

CHAPITRE XX

Le frigo était une voiture marchande qui avait dû connaître la Seconde Guerre mondiale.

En y entrant, Jag comprit immédiatement pourquoi on l'avait baptisée ainsi. Le bois qui la composait avait joué plus que de raison et l'ensemble joignait plutôt mal, laissant çà et là des intervalles qui pouvaient atteindre l'épaisseur d'une main.

Le palais des courants d'air !

L'arrivée de Jag fut suivie d'un silence pesant.

Sur le plancher, Jag remarqua une ligne noire, bien tracée, tirée au cordeau, qui séparait le wagon en deux parties bien distinctes.

Derrière l'une d'elles, la moins importante, un tiers du frigo à peu près, se tenaient debout, immobiles, une vingtaine d'hommes tassés les uns contre les autres.

La seconde, deux fois plus grande, n'était par contre occupée que par quatre personnes.

Le décor de cet autre côté laissa Jag pantois. Il y avait deux châlits superposés, un poêle à charbon, des caisses remplies d'objets divers, le tout éclairé par une ampoule poussiéreuse qu'un fil tordu reliait au plafond.

Trois têtes se tournèrent vers Jag. Six yeux s'accrochèrent à lui. Apparemment, il n'était pas le bienvenu.

La quatrième tête s'activait entre les cuisses de l'un des trois autres, un Noir à la peau luisante et aux cheveux séparés en une multitude de nattes perlées.

Comme ses deux compagnons, des anciens éphèbes blondasses empâtés, finirent par chercher son regard, Jag en déduisit qu'il était leur maître à penser.

En tant que tel, le Noir se devait de réagir.

Il le fit à sa façon, c'est-à-dire en laissant se dérouler le cours des choses. Sans marquer de précipitation. Il était sur son terrain, dès lors l'initiative lui appartenait.

L'orgasme lui arracha une brève grimace, vite réprimée.

Après quoi, bousculant la présence qui se tenait toujours accroupie entre ses jambes, il se leva tranquillement, se rhabilla sans la moindre gêne, avec ostentation.

Jag s'attarda alors sur la forme qui venait de rouler au sol et il eut la surprise de découvrir une femme. Cheveux châtains, mi-longs, le visage dur, les traits marqués, elle avait le corps pris dans une longue robe très échancrée sur le devant, décolleté vertigineux qui ne cachait rien d'une poitrine aussi lourde que volumineuse.

— Dégage, à présent ! lui cracha le Noir en achevant de se reboutonner.

Docile, elle fila à genoux vers l'autre extrémité du wagon en jetant au passage un regard curieux à Jag, traînant avec elle un sac à main rebondi.

Il y eut alors une nouvelle plage de silence que le Noir finit par rompre.

— Je m'appelle Speedy, dit-il tout en se massant les pectoraux, c'est mon wagon et tu as passé ma ligne ; qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense, mec ?

De fait, Jag se trouvait du mauvais côté de la frontière. Mais c'était simplement le fruit du hasard, un enchaînement de circonstances. D'ailleurs il aurait fallu piétiner les autres pour se faire une place dans la superficie « autorisée ».

Instantanément, Jag comprit qu'il s'était mis dans de sales draps. Il crut entendre le vieux Patch lui ricaner dans les oreilles. Combien de fois lui avait-il répété que sa survivance passerait avant tout par la faculté qu'il aurait à éviter les contacts ? Seulement ce qui était valable lorsqu'on sillonnait les déserts ne pouvait plus s'appliquer dès lors que l'on en était réduit à vivre de manière concentrationnaire.

Là, les rapports de force présidaient. À tous les niveaux.

D'un coup d'œil, Jag fit le point. Le Noir, haut et

puissamment découplé, qui se caressait complaisamment le torse, les deux blondins qui riaient sous cape, les châlits, le poêle, la bouilloire qui reposait dessus, astucieusement encastrée, pleine d'une eau frémissante…

— Moi, c'est Jag, finit-il par répondre. La seule ligne que je connaisse, c'est celle de l'horizon et elle ne m'a jamais arrêté !

Ce disant, de la pointe du coude gauche, il télescopa la pomme d'Adam du Noir qui s'écroula sur les genoux, bouche ouverte, yeux écarquillés, suffocant.

Dans la foulée, il décrocha la bouilloire et en balança, à la volée, le contenu sur les deux éphèbes prolongés qui reçurent l'averse en hurlant de douleur, affreusement brûlés, la peau immédiatement cloquée.

Puis Jag s'empara d'un court tisonnier et il revint vers Speedy. Le Noir avait toutes les peines du monde à retrouver son souffle. Des rigoles de sueur lui dégoulinaient le long du visage et sa gorge martyrisée ne laissait passer qu'un filet d'air sibilant.

L'attrapant pas ses nattes, Jag lui releva brutalement la tête, comme s'il voulait le décoller du sol, avant de lui enfoncer la pointe du tisonnier sous le menton.

— Écoute-moi bien, Speedy, gronda-t-il alors, si je suis ici c'est parce que j'ai ce foutu collier autour du cou ! Seulement ça ne m'oblige pas à supporter les brimades de types dans ton genre ! Si j'avais appuyé mon coup, tu serais mort à l'heure qu'il est, la trachée artère écrasée ! Pénètre-toi bien de ça ! En tout cas, tant que je serai dans ce wagon, il n'y aura pas de frontière, ni pour moi ni pour personne, d'accord ?

Incapable d'émettre le moindre son, le Noir acquiesça des paupières.

Relâchant alors sa pression, Jag regarda longuement autour de lui, prenant les dimensions de son nouveau domaine.

CHAPITRE XXI

Un frôlement tira Jag de sa torpeur.

D'un bond, il fut debout, tisonnier brandi, paré à toute éventualité.

Ce n'était que la femme. Elle s'était reculée, craintive, se protégeant derrière ses avant-bras.

Le reste du wagon était plutôt calme. Speedy et ses deux acolytes se tenaient allongés dans leur lit, tranquilles. Ils semblaient définitivement matés mais Jag se méfiait des retours de bâton toujours possibles.

Afin de ne pas se les mettre complètement à dos, il leur avait abandonné leurs privilèges, exigeant simplement pour chacun le droit de se déplacer librement.

Un accord avait été conclu sur ces bases fragiles et Jag s'était alors installé tout seul au fond du wagon, dans l'ancienne plage autorisée, enroulé dans une couverture, alors que les autres essaimaient vers le poêle.

Et là, ressassant ses pensées, bercé par le ronronnement monotone des boggies, il avait fini par s'endormir.

Rassuré, il se relâcha, se rassit, tira les pans de la couverture sur lui.

— Je peux ? demanda la femme en désignant le vide à son côté.

— Le wagon est à tout le monde !

— Tu fumes ? demanda-t-elle après s'être laissé tomber près de lui et en fourgonnant dans son sac.

— Non.

— Moi non plus.

Il y eut alors un moment de silence juste troublé par les

ronflements de quelques dormeurs et le sifflement du vent entre les planches disjointes.

À l'extérieur, il faisait nuit. Pour les occupants du frigo, cela ne changeait rien. Le jour comme la nuit ils ne pouvaient que se laisser aller à une douce somnolence. C'était le meilleur moyen de tromper l'attente.

Paradoxalement, Jag regrettait déjà les jours pourtant pénibles qu'il venait de passer à gaver l'insatiable locomotive. Potrero lui manquait.

— Tu peux dormir, si tu veux, murmura soudain la femme. Je te réveillerai s'il se passe quelque chose.

Jag refusa. Il se sentait tout à fait d'attaque. Et puis il préférait ne compter que sur lui-même, ne pas s'en remettre à la première venue.

Près de lui, la femme avait entrepris de se faire les ongles. Pour l'heure, elle les limait avec une pierre abrasive. Secoués par ses vigoureux mouvements de polissage, ses seins tressautaient mollement, attirant irrésistiblement le regard de Jag.

Comme elle le surprit du coin de l'œil en train de la lorgner, il lança :

— Je croyais que Galaxius ne voulait aucune femme à bord.

— Et alors ?

— Alors je m'étonne de te trouver là, c'est tout.

Abandonnant ses ongles, la femme le fixa d'une drôle de manière, comme si elle le voyait pour la première fois.

— C'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait, dit-elle. Comment tu t'appelles, déjà ?

— Jag.

— Moi c'est Rosa. Merci, Jag !

— Merci de quoi ?

— De me considérer comme une femme.

— Et comment veux-tu que je te considère autrement ? Tu n'es pas un homme à ce que je sache !

— Par certain côté, si.

Et, dans la foulée, elle releva doucement sa robe, découvrant de longues jambes gainées de bas à résille noirs tenus par un porte-jarretelles rouge. Elle ne portait pas de slip. Entre ses cuisses pendait un minuscule pénis, une virgule de chair à peine plus grosse qu'un sexe de nouveau-né.

Jag en resta muet de stupeur.

— Voilà, tu sais tout, fit Rosa en se recouvrant. C'est là tout mon drame, l'histoire de ma vie. Femme dans ma tête, sur les sept huitième de mon corps, et ce minuscule bout de chair entre mes jambes pour tout remettre en question ! C'est risible, non ? Allez, ris, ne te prive pas !

Sans s'en rendre compte, elle avait haussé le ton, éveillant un concert de protestations de la part des dormeurs. À les entendre, « Rosa » devait être coutumière de ces crises d'identité. Quelques réponses fusèrent, crues, pas très tendres à son endroit, la moins gentille proposant de l'émasculer avec les dents.

— Écoute-les, fulmina-t-elle, voilà juste de quoi ils sont capables ! Pas un pour essayer de me comprendre ! Ils ne savent que profiter de moi ! Je dois satisfaire toutes leurs extravagances ! Quelquefois, Speedy me prête aux autres, pour me punir ou quand il manque de tonus. Maintenant que tu l'as mis au pas, j'imagine que je passe sous ta coupe…

Jag secoua furieusement la tête.

— Je te dégoûte, c'est ça ?

— Non. C'est simplement que je ne supporte pas l'esclavage. Pas plus pour moi que pour les autres. Tu es libre, Rosa. Enfermée dans ce wagon mais libre. C'est tout ce que je peux faire pour toi pour l'instant.

— Tu ne penses tout de même pas à t'enfuir ?

— Je ne pense qu'à ça !

— C'est impossible, personne n'a jamais réussi.

— Alors je serai le premier !

— C'est impossible, répéta Rosa. Tu penses bien que j'y ai déjà pensé. S'il y avait eu une faille, je l'aurais découverte.

— Tiens donc, et pourquoi ?

— Parce que j'ai été la favorite de Galaxius pendant près de trois ans, voilà pourquoi !

CHAPITRE XXII

Cette révélation laissa Jag pantois.

— Toi, fit-il quand il eut assimilé, toi et Galaxius ?

— Parfaitement. Il m'avait achetée dans un bordel des Confins, au-delà du Méridien de Moebius. Et pendant près de trois ans j'ai vécu dans son ombre. Ensuite il s'est séparé de moi, me trouvant trop féminine, et j'ai fini par aboutir ici.

Un frisson d'exaltation parcourut l'échine de Jag.

— Tu as vraiment vécu avec lui tout ce temps ? s'enflamma-t-il tout en veillant toutefois à ce qu'on ne surprenne pas leur conversation.

— Bien sûr.

— Alors tu sais forcément quelque chose !

— Oui. Je sais qu'il n'y a rien à faire.

Jag secoua violemment la tête.

— Je ne peux pas te croire ! Nos colliers sont commandés à distance, mais ils sont commandés ! Ils dépendent fatalement d'une machine et tu n'as pas pu vivre trois ans dans ce train sans la voir !

— Je n'ai jamais dit ça.

Le cœur de Jag doubla de volume dans sa poitrine et c'est tout juste s'il put parler.

— Tu l'as vue, cette machine ? Tu sais où elle est ?

Un nouveau murmure de protestations fit écho aux propos de Jag, lequel avait perdu toute retenue.

Rosa mit un certain temps avant de répondre.

— Je n'ai rien vu, souffla-t-elle après s'être assurée qu'aucune oreille indiscrète ne les écoutait. Je n'ai rien vu pour la bonne raison qu'il n'y avait rien à voir. Parce que j'avais beau être sa

favorite, ce n'est pas pour autant qu'il m'emmenait partout. Il n'a jamais laissé personne pénétrer dans le deuxième wagon. Seul Donk l'y accompagnait quelquefois.

— Le deuxième wagon, chuinta Jag, le front plissé.

Rosa approuva gravement du chef.

— C'est le seul endroit possible, certifia-t-elle.

Jag ne l'entendit pas vraiment. Ses pensées l'avaient sorti du frigo. Il se revoyait, trois jours auparavant, lors de l'attaque des Ventouses, debout sur le toit des premières voitures.

— Dis-moi, ce wagon, ce n'est pas celui dont le toit est tout en verre, protégé d'un double grillage avec une passerelle au milieu ?

— C'est bien celui-là, opina Rosa.

Jag sentit une onde de chaleur l'envahir doucement.

Pour la première fois depuis qu'on lui avait passé son collier autour du cou, il entrevoyait une lueur d'espoir.

CHAPITRE XXIII

Le lendemain matin, lors de l'arrêt rituel, Jag fut le premier à sauter à terre. Il n'avait plus qu'une idée en tête, aller voir de plus près ce fameux deuxième wagon.

C'était une réaction puérile, il en avait bien conscience, mais ne pouvait s'empêcher d'y céder.

Un garde l'interpella alors qu'il avait déjà parcouru la moitié du chemin :

— Eh toi là, où tu cours comme ça ? Viens plutôt me prêter la main !

Stoppé en plein élan, Jag ne put qu'obtempérer. Il s'agissait de débloquer une porte rétive, celle de l'un des deux nouveaux wagons attelés la veille, à Tomball Point.

Ils en vinrent facilement à bout, découvrant un décor intérieur fait de compartiments et de sièges-banquettes qui pouvaient se transformer en couchettes.

Jag eut alors un choc.

Tous les occupants de ce nouveau wagon étaient des femmes et des enfants.

Un débarcadère en bois fut installé pour leur faciliter la descente et Jag assista, médusé, au curieux défilé.

La plupart des femmes étaient énormes, débordantes de graisse, avec des bras gros comme des cuisses et des cuisses grosses comme des troncs d'arbres. Elles se déplaçaient lentement, difficilement. Le moindre effort leur coûtait gros et elles devaient s'arrêter tous les trois pas. Là, elles prenaient le temps de respirer, de se tamponner le front, puis elles repartaient, raides, maladroites, dans un dandinement de canard, un enfant accroché à chaque main pour assurer leur équilibre.

Un frisson parcourut Jag tandis qu'il suivait des yeux l'étrange cortège, lequel déclenchait alentour rires et quolibets, chacun se réjouissant toujours de trouver plus mal nanti.

Écœuré, Jag s'apprêtait à poursuivre son chemin, profitant des remous créés par les nouvelles venues, lorsque, en se retournant, il buta sur une retardataire qui tenait dans ses bras un enfant.

Celle-là ne ressemblait pas aux autres. Elle avait la même peau blanche, laiteuse, quasi diaphane que ses compagnes mais c'était là leur seul point commun. Pour le reste, autant que Jag pût en juger sur l'instant, elle était plutôt grande, presque de la même taille que lui et assez joliment tournée. Elle avait un visage régulier, des traits agréables, un nez légèrement retroussé et des yeux verts pétillant d'intelligence. Ses cheveux, longs, noirs comme le goudron, tombaient épars sur ses épaules lui donnant l'air d'une véritable sauvageonne.

En croisant son regard, Jag eut un coup au cœur. Lui qui n'était d'ordinaire pas très liant, voire même méfiant, éprouva le besoin immédiat de nouer le contact. Comme si sa vie en dépendait.

— Je m'appelle Jag, fit-il en se présentant.

— Moi c'est Monida, répondit-elle en souriant. Et lui c'est Angel !

Le regard de Jag tomba alors sur l'enfant qu'elle tenait serré dans ses bras et son sourire se gomma instantanément.

Angel pouvait avoir cinq ou six ans, guère plus. Son sexe restait à déterminer. En fait, qu'il fût garçon ou fille importait peu. Il apparaissait avant tout comme une chose. Une drôle de chose. De prime abord, sa tête semblait énorme, disproportionnée. Il n'en était rien. C'était simplement dû à la hauteur de son front large, bombé, qui lui tombait droit jusqu'au milieu des joues.

Angel n'avait pas d'yeux. Pas de sourcils, pas de paupières. Il n'était qu'une façade sans fenêtres.

En guise d'oreilles, il n'avait que deux orifices entourés de bourrelets cicatriciels. Son nez, ramassé, n'était qu'une excroissance. Sa bouche, normale, aux lèvres trop bien

dessinées, apparaissait comme une incongruité au milieu de cette suite d'erreurs.

Les anomalies ne s'arrêtaient pas là.

Angel était également dépourvu de bras. Ses jambes étaient longues, fines, quasi squelettiques, juste recouvertes de peau.

Épaules voûtées, le dos déformé par deux gibbosités, il se tenait du plus droit qu'il pouvait, faisant sans cesse pivoter sa tête de droite à gauche, perpétuellement à l'affût d'un monde dont il ne distinguait rien que les sons.

Un peu décontenancé, Jag ne savait quelle conduite adopter lorsque des coups de sifflets stridents annoncèrent l'arrivée de Galaxius.

Les gardes s'empressèrent alors et Jag dut battre en retraite et regagner son groupe où l'attendait Rosa, faussement désinvolte.

— Alors, tu l'as vu ce wagon, tu es content ?

— Je n'ai pas eu le temps, éluda Jag.

Puis ils durent interrompre là leur conversation car Galaxius s'était mis en tête de faire un discours.

Jag ne l'avait plus revu depuis la fameuse soirée qui lui avait valu sa disgrâce mais il se portait apparemment au mieux.

En fait de discours, il s'agissait juste d'annoncer l'organisation d'un marathon pour le surlendemain. La nouvelle fut accueillie avec un enthousiasme que Jag ne comprit pas.

— C'est une course, le renseigna Rosa comme il s'inquiétait auprès d'elle de ce soudain débordement. Les participants doivent courir derrière le train et essayer de le rattraper. Le champ d'action des Peaux de Chagrin des concurrents est considérablement réduit et il ne fait pas bon traîner en route, comme tu peux l'imaginer. Le train s'arrête dès que le gagnant a rejoint le dernier wagon.

— C'est monstrueux !

Rosa eut un haussement d'épaules.

— Pas plus que le reste. Le gagnant a le droit de demander ce qu'il veut à Galaxius, dans une certaine limite, bien entendu.

— Sa liberté ?

Rosa eut un gloussement.

— Il ne faut pas rêver ! Par contre on peut obtenir droit de vie et de mort sur quelqu'un, ça s'est déjà vu. C'est une façon de pouvoir se débarrasser d'un gêneur…

— Précise ta pensée.

— Speedy est le champion du marathon. Il a gagné toutes les courses depuis ces trois dernières années. Tu l'as humilié, cette fois, il demandera ta tête. Ta seule chance, c'est de le battre !

Jag eut l'impression qu'une main glacée se refermait sur son cœur.

À quelques mètres de là, le Noir le fixait, souriant, les yeux débordant de haine.

CHAPITRE XXIV

La vie dans le frigo devint dès lors très éprouvante pour Jag.

L'annonce du marathon avait renversé les tendances. Speedy était redevenu un homme fort et tous les occupants du wagon se montraient désormais hostiles à Jag, soucieux de se réconcilier les bonnes grâces du Noir, despote d'hier et sans nul doute tyranneau de demain.

Paradoxalement, c'était Speedy lui-même qui devait calmer le jeu, tempérer les mouvements d'humeur, refréner les attitudes hargneuses.

Le Noir avait recouvré sa superbe et, partant, une certaine volubilité mais il se gardait toutefois d'afficher trop d'arrogance, autant par fausse modestie que par prudence.

Des heures durant, il s'entraînait, faisait des mouvements d'assouplissement, soulevait de la fonte, puis se faisait interminablement masser par ses gitons boursouflés tout en expliquant les différentes phases de sa prochaine course qui serait statistiquement parlant sa onzième victoire consécutive.

Rosa était la seule à n'avoir pas déserté.

— Si tu es battu, répétait-elle à Jag, ma vie va devenir un enfer !

— Je n'ai pas l'impression de t'avoir privé de paradis !

— Tu tiens debout mais tu sais courir, au moins ?

Jag fit la moue.

— Comme tout le monde mais quant à savoir si ce sera suffisant !

De fait, Jag ne cessait de s'interroger. Que pouvait-il valoir à la course ? Il se savait endurant, capable d'efforts prolongés mais aurait-il la pointure face au Noir, plus grand que lui, plus mince, plus fin, mais tout aussi musclé ?

— Ce marathon, ça dure longtemps ?

— C'est selon.

— Comment ça ?

— Le train s'arrête dès qu'il a été rejoint, tout dépend du premier.

— À peu près ?

— Je ne sais pas moi, une heure, peut-être deux. Je ne me rends pas compte.

Jag acquiesça de brefs hochements de tête répétés. Toutes ces discussions ne mèneraient à rien. Sur le terrain il faudrait accrocher la foulée du Noir, calquer sa course sur la sienne et tenter d'être plus fort que lui. Ce serait la seule tactique à adopter.

Dès lors, il tenta de faire le vide dans son esprit, de se sortir de lui-même afin d'échapper à l'atmosphère du frigo, aux rodomontades de Speedy.

Lorsqu'il y parvenait, une image venait le hanter. Le doux visage de Monida. D'ailleurs il ne vivait plus que dans l'attente du matin, lorsque, durant la halte, il pouvait enfin l'apercevoir. Alors il ne la quittait plus des yeux, sauf quand elle le regardait. Là, il tournait la tête, faisant mine de s'intéresser à autre chose, conscient de se conduire comme un bégaud. Si le vieux Patch l'avait vu ! Tout le temps de l'étape, il se contentait de la fixer sans oser s'approcher et renouer le contact. Il n'aurait pas su quoi lui dire. D'abord parce qu'il se sentait gauche, maladroit, et aussi parce qu'il y avait Angel et qu'il aurait peut-être été indécent de s'épancher devant lui. De plus, il ne savait rien d'elle, des liens qui la rattachaient à l'enfant. Alors il restait là, à la contempler, en oubliait même de manger.

Heureusement, Rosa veillait. Et une fois le frigo réintégré, elle sortit de son sac la ration qu'il avait laissée de côté et l'obligea à manger.

— Avale ça, gronda-t-elle, je n'ai pas envie que tu restes en panne demain !

Son frugal repas expédié, Jag interrogea Rosa sur le sujet qui le tarabustait.

— Ces femmes et ces enfants, demanda-t-il, qu'est-ce que Galaxius veut en faire ?

— Je ne sais pas vraiment. D'après ce que j'ai pu glaner çà et là, nous rejoignons l'Empire de Dragna, le Proctor Fou. Galaxius est invité aux Grands Jeux qui ont lieu durant la Fête des Lunes Bleues. Je suppose que ces femmes sont des présents, Dragna a paraît-il toute une cour de monstres…

Jag serra les poings. Il avait voulu savoir, il savait !

CHAPITRE XXV

La course avait finalement réuni douze partants.

Douze hommes qui s'observaient dans le petit matin froid. En fait, il y avait Speedy et les autres. Speedy qui sautillait sur place, les jambes luisantes d'embrocation, onze paires d'yeux braqués sur lui. Il était manifestement l'homme à battre. Et il le savait.

L'assistance ne s'y était d'ailleurs pas trompée qui l'avait installé chaud favori au betting. On n'offrait même pas égalité sur ses chances tant sa supériorité semblait évidente. Ensuite, la côte fluctuait de cinq jusqu'à vingt contre un.

Le classement avait été établi comme ça, au jugé, sur des impressions, ou bien sur une ancienne valeur comme c'était le cas pour un giton de l'entourage du Galaxius qui avait déjà participé à plusieurs épreuves, terminant chaque fois bon second.

Seul dans son coin, Jag s'interrogeait sur les motivations des autres. Le Noir faisant figure d'épouvantail, il fallait être fou pour courir contre.

Fou ou contraint, comme lui qui n'avait d'autre chance que celle de vaincre.

Alentour, on s'affairait aux derniers préparatifs. Des esclaves finissaient d'équiper une plate-forme mobile, démontable, spécialement prévue à cet effet. Placée à l'arrière du train, elle permettrait à Galaxius et à tout son petit monde d'assister à la course dans les meilleures conditions.

Tous hélas ne pourraient bénéficier du même point de vue. On se presserait alors aux fenêtres, aux portes laissées ouvertes pour la circonstance, on s'entasserait sur les marchepieds, bref il y aurait des bousculades et très certainement des chutes

accidentelles qui entraîneraient des courses dans la course.

Les plus défavorisés, ceux de l'avant en particulier suivraient les péripéties de l'épreuve par tout un système d'information parlée retransmise tout au long du convoi par l'intermédiaire des Serviclones mâles.

Tout le train avait été décoré d'oriflammes et de bannières brodées aux armes du Sous-Proctor lui donnant l'allure d'une grosse chenille tachetée.

Un remous annonça l'arrivée de Galaxius. Son trône fut hissé sur la plate-forme, puis assujetti au plancher. Ensuite, lorsqu'il eut toute sa cour autour de lui, il rappela succinctement les règles du marathon. À savoir qu'il fallait rattraper le train pour l'arrêter, qu'on avait le droit de choisir son terrain, de quitter la voie pour des raccourcis si on le désirait, prenant par là même le risque de tomber dans des fondrières, vasières ou autres terrains mouvants.

Ces renseignements fournis, il leur souhaita bonne chance puis il donna l'ordre du départ, visiblement réjoui, une longue-vue à la main.

Le train s'ébranla alors doucement laissant les douze hommes seuls sur la voie.

Eux ne pourraient s'élancer que lorsque le convoi aurait à peu près parcouru cinq cents mètres. Un coup de revolver leur donnerait le feu vert.

CHAPITRE XXVI

Tendu, les muscles noués, le cœur battant la chamade, Jag vit soudain les hommes se mettre en ligne, chacun voulant profiter d'un départ de choix. Il s'ensuivit une bousculade, des échanges d'insultes qui auraient peut-être dégénéré si le roulement de la détonation n'était venu calmer les esprits.

Aussitôt, ce fut la ruée.

Il y eut encore des bousculades, chacun cherchant à courir dans la foulée de Speedy.

Au loin, l'arrière du train apparaissait grand comme un timbre poste.

Pris à froid et pas très à l'aise, Jag se retrouva bientôt en dernière position.

On n'entendait plus rien que les souffles courts et le martèlement des chaussures sur les traverses. Jag, lui, avait choisi de courir pieds nus. Ses longues marches derrière les chevaux et son séjour chez les paysans l'avaient doté d'une épaisse couche cornée qui valait toutes les semelles du monde.

Au bout d'un moment, Jag se sentit bien. Il avait trouvé son rythme, collait parfaitement au peloton, le corps bien droit, la poitrine dégagée, ses bras et ses jambes allant et venant comme les pistons d'une locomotive.

Cette comparaison le fit sourire.

Un brusque écart pour éviter une bouteille brisée le ramena à la réalité. Une sonnette d'alarme se déclencha dans sa tête. Ils avaient perdu du terrain ! Sûr et certain. Là-bas, on ne distinguait plus qu'un point noir en guise de train.

Simultanément, son collier se mit à vibrer. Un zonzonnement aigu lui vrilla alors les oreilles tandis qu'un trait de feu lui enserrait le cou.

Il hurla malgré lui, accéléra aussitôt passant deux concurrents qui le regardèrent au passage, surpris par son soudain changement de rythme. Encore un peu et ils comprendraient à leur tour !

À n'en pas douter, Speedy les roulait dans la farine. Installé en tête, contrôlant l'épreuve, il menait un faux train, endormant tout son monde.

Pas étonnant que Jag se sente si bien dans ces conditions. Ils couraient presque à reculons !

Sa brusque accélération ayant désactivé sa Peau de Chagrin, Jag put examiner la situation avec un peu plus de sérénité. Il avait déjà assisté à des courses de chevaux et chaque fois qu'un cavalier avait, comme Speedy, volontairement ralenti l'allure, c'était neuf fois sur dix pour démarrer au moment qui lui conviendrait.

En agissant de la sorte, le Noir les maintenait à bonne distance du convoi, juste à la limite du point de rupture, en confiance. Sa seule présence rassurait. Puisqu'il était considéré comme l'homme à battre, on ne risquait rien à rester dans son sillage. Au contraire. En fait, il avait entrepris, à leur insu, un travail d'usure, les éprouvant en douceur, leur faisant parcourir des kilomètres de « promenade » qui prendraient tout leur poids le moment venu.

Il découlait de cette analyse que Speedy attendait sagement son heure pour démarrer et les abandonner dans le lointain, désemparés.

Jag ne se faisait pas d'illusions. Le Noir était véloce et il creuserait l'écart en un rien de temps. Après, il ne serait plus question de le remonter. À moins qu'il se casse les deux jambes !

Dans le meilleur des cas, en battant le giton qui courait dans les traces de Speedy, Jag pourrait être second, ce qui était loin de faire son affaire. Il devait gagner.

Respirant à fond, Jag ralentit imperceptiblement, se laissant de nouveau couler vers l'arrière juste comme le Noir se retournait pour juger de la situation. Un franc sourire découvrit ses dents blanches. Tout se déroulait comme il l'entendait, apparemment. Jag en remit en grimaçant.

Bientôt dernier, il dut se laisser décoller pour que le mécanisme de sa Peau de Chagrin agisse à nouveau.

Puis, la douleur le cabra, bien plus forte que précédemment.

Alors, comme un cheval sous l'aiguillon, il bondit.

CHAPITRE XXVII

En dix puissantes foulées, Jag remonta le peloton, passa Speedy sans lui accorder le moindre regard, le clouant littéralement sur place.

Mourant alors d’envie de se retourner pour voir ce qui se passait derrière, comment s’organisait la chasse, Jag s’obligea à rester bien en ligne, compact. Pas question d’aller se désunir ou de risquer la chute.

De toute manière, que Speedy soit sur ses talons ou non ne changerait rien. Il devait continuer, courir toujours et encore. Il s’y était condamné en démarrant de la sorte.

Fort de cette résolution, il allongea encore la foulée, émerveillé des ressources de son corps. Il avait tout à coup l’impression qu’il était né pour courir et qu’il pourrait maintenir ce rythme infernal aussi longtemps qu’il le désirerait.

Déroulant grand compas, il fendait le vent, quasi aérien, sautant une traverse à chaque enjambée.

À cette cadence démente, le train reprit bientôt une proportion plus humaine. La distance avait fondu des deux tiers. Il était possible à présent de mettre un nom sur chaque visage.

Ruisselant de sueur, Jag tenta encore d’accélérer, décidé à en finir au plus vite.

Finalement, il avait bien fait de prendre la course en main. Le Noir était moins fort que prévu, à ce qu’il semblait, et calquer sa course sur la sienne aurait été une erreur.

Jag en était là de ses réflexions lorsque le bruit d’une respiration hachée le glaça.

Soudain, Speedy fut à sa hauteur.

Sur sa lancée, le Noir lui prit une aune, puis deux, puis dix.

S’il n’avait précisément été à son maximum, Jag aurait pu se croire arrêté.

Dépité, anéanti, mécontent de lui-même, de la sotte confiance qui l’avait animé, il eut soudain envie de stopper net, de tout plaquer là, de repartir dans l’autre sens pour en finir au plus vite et aussi pour priver son adversaire d’une victoire sur tous les tableaux.

L’instinct de vie chevillé à l’âme, il continua néanmoins, sans enthousiasme, mécaniquement.

Le train n’avait jamais été aussi proche. Des bribes d’encouragements arrivaient sur eux, portées par le vent.

La rancœur de Jag s’en trouva multipliée d’autant. Il s’en était fallu de peu. Il aurait dû partir plus tôt, courir plus vite. Plus avisé, il serait allé au bout !

Au point où il en était, il jeta un regard en arrière. Cela ne pouvait plus lui nuire. Il aperçut le giton, loin. Et les autres plus loin encore. Une véritable débandade. Son départ avait dynamité le peloton. Il serait bon second.

Speedy caracolait toujours devant. L’écart s’était à présent stabilisé. Une dizaine d’aunes, toujours.

Les jeux étaient faits. Speedy allait gagner et il allait réclamer sa tête à Galaxius. Il l’obtiendrait sans peine. Le Sous-Proctor se ferait même un plaisir de la lui abandonner. Le fait qu’il l’ait payé cent mille pointes ne pèserait pas sur sa décision. D’ailleurs il semblait l’avoir complètement oublié. Tout à l’heure, au départ, il ne l’avait même pas remarqué.

Par extension, Jag se demanda qui pourrait bien le regretter. Potrero ne vivait que pour sa locomotive. Cavendish, lui, était assez impalpable ; chaleureux puis indifférent tour à tour, il s’accommoderait très bien de son absence. Il y avait aussi Rosa, cet être hybride, mal dans sa peau mais finalement attachante. Hormis la peine qui serait peut-être la sienne, la mort de Jag la ferait retomber sous la coupe du Noir. Elle n’était pas près de l’oublier…

Il restait Monida. Mais là, c’était une autre histoire. Les regrets seraient pour lui.

Un brouhaha indescriptible le fit soudain émerger de ses

pensées.

Jag se demanda alors s'il ne rêvait pas.

Speedy avait perdu la moitié de son avantage.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Jag venait de regagner cinq aunes sans même s'en rendre compte.

Sans avoir rien fait pour cela.

En continuant à courir à son rythme, sans forcer.

La conclusion s'imposait d'elle-même : le Noir baissait de pied.

Le train n'était plus qu'à une centaine de mètres. Des invectives fusaient, des injures, des encouragements. Certains levaient le poing, d'autres se congratulaient.

Sur la plate-forme, Galaxius et sa cour n'étaient pas les moins agités.

Puisant dans ses dernières forces, Jag accéléra, revint petit à petit à hauteur de son adversaire.

S'ensuivit alors un fantastique coude à coude, chacun sentant la victoire à sa portée et n'entendant pas la laisser échapper.

Bouches ouvertes sur un air trop rare, les joues creusées, le nez pincé, les narines palpitantes, les peauciers du cou tirés par le même masque grimaçant, ils progressaient sans se départager, se rapprochant du but convoité, jetant leurs ultimes ressources dans la bataille, plus très harmonieux mais diablement efficaces.

Sentant qu'il plafonnait, Jag décida de jouer pour le tout.

À cinquante mètres du train, il ralentit, reperdit une aune, puis deux.

Du coup, les preneurs de Speedy redoublèrent leurs vociférations.

Ne s'estimant plus menacé, le Noir raccourcit ses foulées, leva les bras en signe de victoire.

Jag n'attendait que ça.

Démarrant comme une balle, il se lança dans un sprint fulgurant, passa le Noir sans coup férir, fila vers la plate-forme en une seule fois.

Plus surpris que réellement battu, Speedy relança à son tour la mécanique mais il était trop tard.

Jag s'accrochait à la plate-forme !

Une formidable rumeur monta alors pour saluer son exploit. Son nom courut tout au long, du convoi, relayé par des dizaines de bouches. Le sifflet strident de la locomotive retentit à son tour. C'était l'hommage de Potrero.

Puis le train s'arrêta.

Esclaves et gardes mêlés dégringolèrent des wagons, fondirent sur lui.

Jag fut alors soulevé de terre par le raz de marée, puis porté en triomphe tandis que d'autres s'activaient à descendre les roulantes pour servir un repas légèrement amélioré.

Fendant la foule, Jag reconnut Rosa. Elle pleurait.

La course n'avait pas duré deux heures.

CHAPITRE XXVIII

Pour prix de sa victoire, Jag demanda simplement à changer de wagon. Sa requête concernait également Rosa.

Revenu à de meilleurs sentiments à son égard, Galaxius avait accepté sans rechigner.

— Tu nous as donné un fameux spectacle, avait-il roucoulé lorsque ses admirateurs l'avaient enfin reposé à terre. J'aurais mauvaise grâce à te refuser si peu de chose ! Tu es très bien quand tu veux, Jag. Dommage que tu sois si fruste par certains côtés. Mais notre bonne Rosa arrivera peut-être à te mettre sur le droit chemin…

C'est ainsi qu'ils remontèrent de trois wagons.

Si leur nouveau domaine n'avait rien à envier au précédent pour ce qui était du confort, là au moins personne ne leur chercha d'histoires. Au contraire. Jag était devenu un véritable héros, presque une figure de légende. De plus, des indiscrétions avaient filtré et il était notoire à présent qu'il avait descendu Bear. Il n'en fallait pas plus pour qu'on s'écarte de son passage.

Le soir même, alors que Jag sommeillait dans son coin tandis que Rosa disputait une partie de poker acharnée, la porte du wagon coulissa soudain, surprenant tous les occupants, ceux-ci ne s'étant même pas rendu compte que le train avait stoppé.

Une silhouette s'encadra bientôt dans le chambranle. C'était Cavendish.

— Je cherche Jag, déclara-t-il. Il est par là ?

— Qu'est-ce que tu lui veux ? s'inquiéta aussitôt Rosa.

— Le voir. Alors ?

Elle désigna un recoin aménagé derrière une rangée de caisses.

— Il est là. Il dort.

— Je voudrais bien, fit alors Jag en émergeant des semi-ténèbres qui baignaient le fond du wagon chichement éclairé par une seule lampe à pétrole. Mais il faudrait être sourd avec tout le boucan que vous faites !

Puis il s'adressa directement à Cavendish.

— Tiens, un revenant ! Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?

— Je veux te voir.

— Je suis là !

— Seul.

Jag fit mine de se lever, grimaça. Ses jambes lui faisaient atrocement mal et toutes ses articulations grippaient sérieusement.

— Non, reste ! fit Cavendish. Les autres vont descendre. Vous entendez, tas de bons à rien ? Allez vous oxygéner un peu les poumons ! Vous reviendrez quand on vous le dira !

Habitués à faire le dos rond, tous les occupants de l'endroit obtempérèrent en bougonnant. Il ne resta bientôt plus que Rosa, son éternel sac à la main.

— Toi aussi ! tonna Cavendish.

— Elle est avec moi, intervint Jag. On est comme associés. Elle peut tout entendre.

— Tu es libre de tes fréquentations, petit, mais je n'aime parler devant… une femme.

— Mais je vais tout lui raconter après !

— C'est ton affaire.

Sur un signe de Jag, Rosa condescendit à quitter le wagon.

Cavendish alla tirer la porte derrière elle. Au passage, il décrocha la lampe-tempête et rejoignit Jag.

Là, il se fouilla à la recherche d'un médianitos qu'il alluma à la chaleur du verre de protection ; puis il finit par s'asseoir sur une caisse, la lampe près de lui.

— Je cherche un équipier, fit-il après avoir avalé une bouffée de fumée. J'ai pensé à toi.

Jag ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— À moi ! fit-il en se plantant l'index entre les pectoraux.

— Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire ?

— Je ne sais pas, il y a des gardes.

— Si je voulais un garde, je ne serais pas là.

— Pourquoi moi ?

— Je t'ai vu tirer, il paraît que tu sais te battre, tu sais courir aussi… à propos il faut que je te remercie…

Devant l'air interdit de Jag, il expliqua :

— J'avais parié sur toi, ce matin. J'en ai fauché plus d'un !

— Je ne nous ai vu nulle part, pourtant.

— Si j'avais pris mes paris moi-même, on se serait méfié. C'était une belle course, bien menée. En fait, tu n'aurais jamais dû la gagner mais je pensais bien que tu serais plus retors que Speedy.

— Vous auriez pu vous tromper !

Cavendish secoua la tête.

— Je sais jauger un homme, petit. Ainsi, de la façon dont tu regardes les chevaux, je suis sûr que tu es bon cavalier.

— J'ai passé toute ma vie en selle.

— Alors tu réunis toutes les conditions requises. J'ai bien fait de penser à toi.

Secrètement ravi, Jag opposa un ultime argument :

— Et Galaxius ?

Cavendish balaya l'argument d'un mouvement de la main.

— J'ai besoin d'un éclaireur, affirma-t-il, j'ai carte blanche. Galaxius sera d'accord.

— Et qu'est-ce qu'il faudra faire ?

Cavendish se perdit dans la contemplation de son médianitos avant de répondre.

— Protéger le train, finit-il par lâcher.

— À nous deux ? gargouilla Jag.

— Dès demain, nous pénétrons dans les Sierras. D'abord, ce sera de la montagne à vaches et la sécurité du convoi sera assurée comme en plaine. Ensuite, le train aura à s'enfoncer dans des gorges, des défilés, de longs tunnels, une suite

d'endroits propices aux embuscades que nous devrons parcourir avant de laisser le chemin de fer s'y engager. Voilà en gros ce que nous aurons à faire. Si tu acceptes, bien sûr.

Une onde bienfaisante enveloppa Jag.

— Vous en doutez ?

— Non mais il faut bien y mettre des formes ! Je peux compter sur toi, alors ?

Visité par une pensée déplaisante, Jag se rembrunit soudain.

— Ce n'est pas une blague au moins ? s'inquiéta-t-il.

— Si, si, bien sûr ! Allez, arrive, tu quittes ce trou à rats !

— Maintenant ?

— Tout de suite, confirma Cavendish en allant raccrocher la lampe tempête.

Comme il faisait coulisser la porte, Jag l'interpella :

— Rosa vient avec moi. Je ne peux pas la laisser là.

Cavendish haussa les épaules :

— Tu fais comme tu veux.

Lorsqu'elle vit passer les deux hommes, Rosa s'adressa à Jag.

— Tu reviens bientôt ?

— On déménage, fit-il tout joyeux. Toi et moi !

Devant cette révélation, Rosa resta tout d'abord frappée d'hébétude, puis elle fondit en sanglots.

— Tu pleures tout le temps, la taquina Jag. Pas de doute, tu es bien une femme !

CHAPITRE XXIX

Jag eut la surprise de se retrouver dans le somptueux compartiment qui l'avait accueilli au début.

Ravie, Rosa prit possession des lieux en battant des mains.

Ils eurent un problème au niveau du lit, Jag refusant obstinément de partager la même couche que Rosa. Même en copain.

Ils s'arrangèrent finalement très bien, Jag s'endormant sur le sol enroulé dans une couverture de laineux.

Le lendemain matin, lors de la halte, Jag retrouva Cavendish comme convenu à hauteur des wagons à bestiaux.

— Bien remis ? s'inquiéta le cavalier en guise de bonjour.

— Juste un peu courbatu, répondit Jag. C'est l'affaire d'un jour ou deux.

Tandis qu'ils s'entretenaient, on avait, entre autres, fait descendre une douzaine de chevaux que des esclaves s'employaient à faire tourner, autant pour les calmer que pour leur faire prendre un peu d'exercice.

L'œil de Jag s'alluma.

— Ils sont tous très beaux, dit-il en les suivant du regard.

— Le zain est à moi, fit Cavendish. Choisis-en un parmi les autres.

Comme Jag semblait ne pas le croire, il ajouta :

— Il te faut un cheval à toi, une bête qui te connaisse, qui t'obéisse au doigt et à l'œil… Nous n'avons pas trop de temps.

Hésitant, Jag finit par se décider pour un magnifique apaloosa.

— C'est certainement le meilleur du lot, approuva Cavendish. Il est à toi, à présent. Tu as trois jours pour te faire accepter.

Dès lors, à chaque halte, on vit Jag promener l'apaloosa, lui parler doucement, lui souffler dans les naseaux. Afin de l'habituer à son odeur, il passa toutes les nuits près de lui, couché entre ses jambes, à même la paille.

Le jour, il restait avec Rosa dans leur compartiment. Pendant qu'elle prenait soin d'elle, de son corps, de ses toilettes retrouvées, qu'elle l'ensevelissait sous des monceaux de paroles oiseuses, lui s'installait près d'une fenêtre et se perdait dans la contemplation du paysage.

Avec la montagne, le décor avait radicalement changé et Jag retrouvait avec un plaisir aigu une nature des plus sauvages.

Le convoi traversait à présent des océans de verdure, longeait quelquefois des fleuves boueux frangés de huttes sur pilotis complètement délabrées, franchissait des viaducs qui enjambaient des vallées ensoleillées qui auraient certainement séduit le vieux Patch.

Jag revenait alors à ses problèmes. Sa condition avait changé, certes, mais il restait toujours un esclave dépendant d'un collier au mécanisme infernal.

Il avait eu le temps de regarder de plus près ce fameux deuxième wagon sans toutefois en tirer le moindre profit. Pour en apprendre davantage, il aurait fallu pouvoir y pénétrer et cela semblait impossible. Il y avait toujours un garde en faction dans le couloir qui en défendait l'accès. Et encore, une fois dans ce couloir, rien ne serait fait. Pour pénétrer à l'intérieur du wagon, il fallait certainement une clé.

Jag avait interrogé Rosa à plusieurs reprises sur ce point précis mais elle s'était toujours montrée évasive. Elle n'avait jamais vu Galaxius se munir de quoi que ce soit. Et une clé, même petite, ça finissait par se remarquer.

Occupé à apprivoiser son cheval, Jag n'avait pas eu le temps de faire progresser ses affaires de cœur. Il s'était contenté d'observer Monida de loin, trouvant toujours une bonne excuse pour se dérober.

CHAPITRE XXX

Un après-midi, alors que le train longeait un torrent tumultueux, Cavendish vint frapper à la porte de Jag.

— Ça va être à nous, annonça-t-il. Habille-toi chaudement et rejoins-moi à hauteur des nouveaux wagons.

Intrigué, Jag obtempéra néanmoins. Il était seul. Rosa avait été promue couturière des gitons et elle passait le plus clair de son temps à élaborer des modèles dessinés par ces messieurs.

Le convoi à peine stoppé, Jag sauta à terre. Cavendish était déjà sur place avec trois gardes armés.

Une dizaine d'esclaves commandés par Otis s'affairaient à fixer des rampes sur le côté du second des wagons récupérés à Tomball Point.

Puis ils ouvrirent les portes et Jag eut la surprise de sa vie.

Le fourgon recelait une voiture.

Un ancien 4 x 4 tout terrain à crémaillère, une espèce de monstre hybride peint en rouge surmonté d'une tourelle, bulle transparente d'où émergeait le canon d'une mitrailleuse lourde. Les flancs étaient munis de panneaux blindés que l'on pouvait remonter à l'intérieur du véhicule, le pare-brise pouvait encaisser n'importe quel projectile.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna Jag qui pensait partir à cheval.

— Une draisine, expliqua Cavendish. C'est un modèle un peu spécial, j'en conviens, mais il faut mieux être prévoyant.

Comme on descendait le fabuleux engin, Jag eut une nouvelle réaction.

— Mais les roues n'ont pas de pneus ! s'exclama-t-il.

De fait, le véhicule roulait sur les jantes.

— Une draisine, c'est fait pour aller sur des rails, le rassura Cavendish. En temps normal, ça sert à la surveillance des voies et aussi au transport des équipes d'entretien. C'est également le moyen de se déplacer avec un maximum de sécurité lorsqu'on s'engage en terrain inconnu. Là, on doit monter à Baraga Station. C'est assez loin et plutôt raide d'accès, alors il vaut mieux laisser les chevaux à l'écurie.

À présent, le monstre rutilant reposait sur la terre ferme. Il ressemblait à un gros crapaud. Un chasse-pierres avait été fixé au double rail qui servait de pare-chocs. Le capot entier était recouvert de plaques d'acier de dix millimètres d'épaisseur.

Un sourd grondement s'éleva soudain et le curieux véhicule s'ébranla doucement, comme un insecte trop lourd pour décoller.

Un système de rails mobiles permit de le placer sur la voie, devant la locomotive.

— Pas besoin de pelle, là, hein, Chico ? rigola Potrero tandis que Jag s'apprêtait à rejoindre deux gardes sur la banquette arrière.

Puis les portes claquèrent et la draisine démarra.

CHAPITRE XXXI

Il valait mieux en effet laisser les chevaux à l'écurie.

La draisine roulait depuis près d'une heure, escaladant une pente pas trop raide mais en montée constante.

De part et d'autre de la voie s'élevaient des parois abruptes, véritables murailles qui partaient à l'assaut du ciel et dont on avait parfois du mal à distinguer le faîte.

Il régnait dans le 4 x 4 une température démente, ainsi qu'une odeur écœurante, un remugle né de la surchauffe du moteur et des émanations de carburant.

Le véhicule comptait cinq passagers. Trois gardes, Jag et Cavendish.

Assis à l'arrière, Jag s'en mettait plein les yeux. Scherr, le conducteur, dont le travail était pourtant des plus simples puisqu'il n'avait qu'à se laisser guider par les rails, Scherr donc n'avait jamais suscité tant d'enthousiasme. Jag ne perdait aucun de ses mouvements, posait des tas de questions pas toujours des plus pertinentes, sautant des différents régimes du moteur à la signification des mystérieux cadrans du tableau de bord.

Prolixe au début, le pilote ne répondit plus à présent que par monosyllabes, gonflant les joues à chaque interrogation.

Soudain, alors que rien ne le laissait présager, la voie s'abaissa et ils débouchèrent sur une vaste plate-forme sablonneuse entourée d'un cirque pelé et schisteux.

Là, Cavendish dut descendre le temps d'actionner une commande d'aiguillage.

Alors, empruntant une dérivation ; ils quittèrent la voie principale et piquèrent vers la station proprement dite, quelques baraquements en bois, d'autres en tôles, deux wagons sur cales, le tout édifié autour d'une gare rococo et d'une réserve

d'eau sur pilotis.

Baraga Station.

Dans la draisine, le silence s'était installé. Les cinq hommes regardaient autour d'eux avec circonspection.

— Je me demande bien ce qui se passe, fit tout à coup Cavendish. D'ordinaire, on est à peine à mi-pente qu'il nous faut endiguer une meute de gosses et de chiens mêlés…

S'adressant au conducteur, il commanda :

— Scherr, toi tu restes ici ! Tu laisses tourner le moteur, tu boucles tout et tu sers la mitrailleuse ! Nous, on va aller voir ce qui se passe d'un peu plus près !

Ouvrant les lourdes portières également blindées, les quatre hommes descendirent.

Là, ils prirent le temps de s'armer.

Un méchant vent de sable balayait l'endroit de tourbillons cinglants.

Fin prêts, ils s'ébranlèrent.

Prenant soin de ne pas rester trop groupés, ils investirent la seule rue de l'endroit, se dirigèrent vers la gare construite en briques rougeâtres.

Construite bien avant ces temps de dimension sauvage, la station n'était plus qu'un vestige du passé.

Une cloche destinée à l'appel des voyageurs retardataires se balançait sous une véranda éventrée, tintant de temps à autre, comme un glas funèbre.

Un grincement attira soudain l'attention de Jag. Il venait d'une double éolienne qui tournait par à-coups, sérieusement grippée.

Sur leur garde, se couvrant mutuellement, les quatre hommes pénétrèrent dans la salle d'attente. Le plancher était constellé de débris de verre, de différents matériaux tombés ou arrachés au décor. De l'herbe croissait entre les lattes disjointes. Un bataillon de souris disparut en couinant.

Avisant un escalier à spirale déraciné, tout planté de guingois, Cavendish y envoya un de ses compagnons.

— Still, va jeter un œil là-haut, on t'attend !

Alors que l'autre redescendait, secouant négativement la tête, bredouille, le bruit d'une galopade figea le quatuor. Ils se précipitèrent comme un seul homme pour voir un cheval noir passer en hennissant, crinière au vent, avant de disparaître happé par la configuration de l'endroit. Une monture « libre », sans selle, sans harnachement.

— C'est peut-être un des chevaux du responsable de la station, émit Jag.

Cavendish secoua la tête.

— Non. Ils ont aussi une draisine. Je ne sais pas trop ce qui se trame ici mais ça sent mauvais !

Au gré des bourrasques, la cloche continuait de tinter, lugubre.

Entraînant son monde, Cavendish décida d'entreprendre le tour complet de l'endroit.

Progressant par bonds, par courses courtes, en rasant les murs, ils arrivèrent bientôt à ce qui semblait être la demeure principale des résidents.

Du linge claquait, pendu à un séchoir de fortune.

Jag sauta par-dessus une poupée de chiffons, se plaqua près de la porte où il fut bientôt rejoint par Cavendish, les deux autres restant en retrait, assurant une hypothétique couverture.

À ce moment, un deuxième cheval déboula entre les baraquements, un palomino aux naseaux fumants qui lança quelques ruades vers le ciel avant de disparaître à son tour.

— Ils sont au moins deux, fit alors Cavendish.

— Qui, « ils » ? demanda Jag.

L'autre haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Un parti de guerre, certainement.

Comme Jag fronçait les sourcils, il expliqua :

— Un groupe de renégats. Des razzieurs, des tueurs.

Puis, dans la foulée, il se décolla du mur, enfonça la porte branlante du pied et partit dans un roulé-boulé de la plus belle facture.

La salle était vide.

Jag sur ses talons, Cavendish fit le tour des autres pièces.

Lorsqu'il ouvrit la porte de la cuisine, un nuage noir et bourdonnant enveloppa les deux hommes. D'énormes mouches d'humeur belliqueuse se précipitèrent sur eux, leur picorant le visage.

Simultanément, un effluve fort et fade à la fois leur attaqua les narines.

Sans même se concerter, ils comprirent de quoi il s'agissait.

C'était caractéristique comme odeur…

Du sang !

La pièce en était tapissée. La table, les murs, le sol. En couches épaisses et noirâtres ou bien en minces croûtes sèches.

On en trouvait même des traces au plafond !

Les deux hommes se dévisageaient, perplexes, lorsqu'un zonzonnement se déclencha, attirant leur attention. C'était le moteur d'un congélateur-armoire alimenté par l'éolienne.

Instinctivement, Jag agrippa la clenche du meuble, débloqua la porte.

Une vision d'épouvante glaça alors les deux hommes.

Le frigo débordait de membres sauvagement tronçonnés, de bustes, de pieds, de mains, de carcasses enfantines stockés en vrac ou bien suspendus par des crochets.

Il ne manquait que les têtes.

— Mon Dieu ! glapit Cavendish.

Jag, lui, ne put que vomir à longs traits.

— Mon Dieu ! répéta Cavendish atterré. Vite, on file, pas la peine de moisir ici !

Et, attrapant Jag par un bras, il l'entraîna dans sa course.

Dehors, ils tombèrent sur Still et Greig qui attendaient, vigilants.

Comme Cavendish s'apprêtait à les renseigner, une drôle de complainte s'éleva, déchirante, lancinante.

CHAPITRE XXXII

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'inquiéta incontinent Jag en devançant les deux autres gardes visiblement aussi surpris que lui.

— C'est le *tinto,* répondit Cavendish. Le « salut à ceux qui vont mourir ».

Jag devint gris.

— Comment ça ?

— C'est l'hymne de la Compagnie des Os, poursuivit Cavendish. Ce sont des anthropophages. Des bouffeurs de chair humaine, si vous préférez.

Une horreur teintée d'incrédulité se peignit sur le visage des trois hommes.

De son côté, Cavendish semblait réfléchir.

— Ce qu'il y a de curieux, fit-il tout haut, c'est qu'ils sont loin de chez eux. Nous ne devions traverser leur territoire que dans quatre à cinq jours… Mais il y a peut-être un moyen de s'arranger car en général ils ne nous sont pas hostiles. Nous leur payons un tribut et ils nous laissent passer.

— Quel tribut ? s'inquiéta Jag soudain victime d'un sombre pressentiment.

— Ce qu'ils exigent : des femmes et des enfants.

Une main de fer se referma sur le cœur de Jag. Il crut qu'il allait s'évanouir. Parvenant néanmoins à se dominer, il poursuivit :

— C'est tout le contenu de ce wagon récupéré à Tomball Point, c'est ça que vous leur réservez ?

Devant l'assentiment de son interlocuteur, il insista :

— Mais je croyais qu'ils étaient destinés à la cour du Proctor

Fou !

— Eux le croient aussi.

— Mais c'est une infamie, on ne peut pas laisser faire ça !

La complainte montait à présent dans les aigus, insoutenable.

— Vous savez avec quoi ils jouent ça ? fit Cavendish.

— Une flûte ? proposa Still.

Cavendish eut un geste de dénégation.

— Avec un fémur humain, révéla-t-il. Et je ne tiens pas du tout à leur servir d'instrument !

L'estomac de Jag se tordit derechef. Discuter ne servirait à rien. Chacun ne pensait qu'à sauver sa propre peau et dans le fond c'était compréhensible. Des images atroces lui traversèrent l'esprit. Monida et Angel… Bien sûr, il y avait les autres femmes, les autres enfants mais on ne pouvait porter la croix de tout le monde !

Soudain, le silence s'installa.

Pesant.

Plus irritant encore que cette mélodie diabolique.

— On y va ! décida alors Cavendish. On rentre en essayant d'éviter le combat !

Rebroussant chemin, ils s'élancèrent, le souffle court, cassé par l'angoisse, les yeux fous, tous sens en alerte.

Ils parvinrent jusqu'à la gare sans problèmes.

Là, une surprise les attendait.

— Les salauds ! éructa Jag en désignant une tête enfantine, les yeux crevés, les orbites bourrées de cailloux recouverts d'excréments, grossièrement attachée au battant de la cloche qui ne sonnait plus.

Tirant un sabre d'abattis de sa ceinture, il trancha la longue chevelure. La tête roula dans le sable. La cloche tinta de nouveau.

— Arrive ! fit Cavendish qui l'avait attendu. Le terrain est dégagé, on va peut-être s'en sortir plus facilement que prévu !

Ils couraient tous les quatre sur le sable lorsqu'une forêt de mains jaillit soudain du sol, attrapant ce qui passait à sa portée.

Happé à la cheville, Still s'écroula en hurlant.

Suivant ces mains, des silhouettes se dégagèrent bientôt des caches où elles se tenaient enterrées, recouvertes de planches et de sable.

Épouvanté, Jag en dénombra huit, armées de casse-tête, de machettes, de javelines.

S'ensuivit un terrible corps à corps.

Still n'eut même pas le temps de se relever. Un casse-tête lui réduisit le crâne en bouillie avant qu'il ait seulement pu réaliser.

Armé d'une Winchester, Greig n'était pas mieux loti. Pour les combats rapprochés, ce n'était pas l'idéal. Coincé, attaqué de toutes parts, il succomba rapidement sous le nombre. Une javeline lui transperça les reins tandis qu'une machette lui fendait la tête en deux parties bien égales, du sommet du front à la pointe du menton.

Frappant d'estoc et de taille, la peur au ventre, entouré de faciès grimaçants, de sauvages décorés de colliers d'os et d'oreilles, d'attributs virils racornis et enfilés en chapelets autour des reins, Jag répondait coup par coup aux assauts multiples.

Débordé, ballotté par les flux et reflux des différentes phases du combat, il n'avait pas le temps de s'interroger sur le sort de Cavendish mais il déduisait des détonations répétées que le cavalier était toujours vivant.

Là-bas, plus loin, à un jet de pierre, il y avait la draisine mais Scherr ne pouvait intervenir sous peine de coucher tout le monde sous le feu de la mitrailleuse.

Se jetant soudain au sol, Jag se lança dans une série de moulinets fort ravageurs qui cisaillèrent des jarrets, éclatèrent des genoux, brisèrent des os, provoquant des chutes successives, éclaircissant les rangs.

C'était là une action préconisée par le vieux Patch dans les situations désespérées.

Ses ennemis à terre, Jag fondit sur eux, dents serrées, frappant à coups redoublés, tranchant des têtes, défonçant des poitrines, sourd à toutes les suppliques, aveugle aux masques de

détresse, étanche à toute pitié.

— Jaaag !

Brutalement tiré de son œuvre de mort, Jag fit volte-face. Cavendish était en fort mauvaise posture. Un de ces sauvages l'avait cloué au sol avec une javeline et il s'apprêtait à l'achever d'une volée de casse-tête.

Hurlant, Jag se précipita.

Pris de court, l'autre hésita un moment avant de détaler sans demander son reste. D'un bond fantastique, il sauta sur le cheval noir, un fameux étalon, qui semblait l'attendre au pied d'un arbre mort et démarra dans un galop d'enfer.

— Tue-le ! aboya alors Cavendish en essayant de se décoller de terre malgré son épaule gauche transpercée. Ne le laisse pas filer, surtout ! Je viens d'abattre un des fils du chef ! C'était un renégat mais si son père l'apprend nous aurons toute la Compagnie sur le dos ! Tue-le sinon nous ne pourrons jamais franchir leur territoire !

Tenant le combat pour terminé, Scherr avait quitté la draisine. Il venait au pas de course, sans armes, s'enquérir du moral des survivants.

Voyant là une proie facile, le sauvage fit soudain bifurquer sa monture et il la lança droit sur le garde.

Dérouté, Scherr resta une seconde figé, bras ballants, puis comprenant qu'il n'existait pas d'autre issue que la fuite, il entreprit de faire demi-tour, coudes au corps, afin de rallier le véhicule.

L'autre fut sur lui avant qu'il ait seulement franchi la mi-chemin.

Alors, sans dévier d'un pouce, certainement dressé à cette pratique, l'étalon noir se jeta sur Scherr, le piétinant des quatre sabots, n'abandonnant qu'un corps désarticulé.

— Tue-le ! répéta Cavendish. C'est notre seule chance !

Jetant un bref regard autour de lui, Jag ramassa la Winchester de Greig, l'épaula.

Instantanément, le sauvage apparut dans sa ligne de mire.

— Vas-y, tue-le ! rugit Cavendish qui ne pouvait rien voir,

toujours cloué au sol.

Jag ferma les paupières.

Monida et Angel lui apparurent, souriants. Laisser filer ce sauvage ; c'était le seul moyen de prolonger leur vie. La Compagnie des Os sur le pied de guerre, le sordide marché ne saurait être conclu. Confronté à cette menace, peut-être Galaxius renoncerait-il à poursuivre son voyage…

— Mais tire, bon sang ! Qu'est-ce que tu attends ? tonnait Cavendish.

Jag rouvrit les yeux. Le fuyard était sorti de sa ligne de mire. Il tira néanmoins. Trois fois avant d'annoncer :

— Trop tard, il a disparu. Il a même eu Scherr en passant.

— Le con ! pesta Cavendish. Je lui avais bien dit de ne pas bouger !

Sur cet éloge funèbre, Jag aida Cavendish à se relever. Puis, du mieux qu'il put, il tenta de le débarrasser de la javeline qui lui traversait l'épaule mais cela s'avéra impossible avec les moyens du bord. Jag put juste le soulager en rompant le trait de moitié.

Lorsque ce fut fait, le cavalier jeta un long regard alentour.

— Quelle carnage, commenta-t-il. Et il s'en est fallu de peu que je fasse partie du nombre !

Comme Jag ne disait rien, il se tourna vers lui.

— C'est encore grâce à toi, dit-il.

— Vous auriez fait la même chose.

— Peut-être bien. En tout cas j'aime mieux ne rien devoir à personne…

Comme Jag le regardait sans comprendre, il poursuivit :

— Ce genre de missions nous entraînent souvent loin du train. Bien trop loin pour que les Peaux de Chagrin fonctionnent normalement…

— Vous ne voulez pas dire que ?…

— Si. Ton collier est désactivé. Tu ne dépends plus de rien, que de moi. Et comme je n'aime rien devoir à quiconque, tu peux filer. Tu es libre. Je m'arrangerai facilement avec Galaxius. Dans toute cette boucherie, un mort de plus ou de moins…

Devant l’énormité de la proposition, Jag ne sut que rester bouche bée. Libre. Libre de marcher, de courir, de fendre le vent, de suivre son nez, de repartir vers le Sud.

Libre.

À toutes ces évocations, son souffle s’était accéléré et son sang courait déjà plus vite dans ses veines.

— Je vais retourner à la draisine, fit tout à coup Cavendish. Tâche de filer pendant que j’ai le dos tourné, j’ai toujours eu horreur des adieux ! Salut !

— Attendez…

— Quoi encore ? Tu veux une arme : sers-toi !

— Ce n’est pas ça… Le train, il va continuer ?

— Qu’est-ce que tu crois ? Je connais bien Galaxius, ce n’est pas ça qui va l’arrêter. Il tentera de passer coûte que coûte !

L’allégresse de Jag se trouva douchée. Ce qu’il venait de faire n’aurait pratiquement servi à rien. À savoir même si Galaxius, renard comme il l’était, ne parviendrait pas à composer tout de même avec le maître de la Compagnie des Os ?

Les visages de Monida et d’Angel défilèrent de nouveau devant ses yeux.

— Tu ferais bien de prendre du champ, si tu veux mon avis, insista Cavendish. Je vais donner le signal du départ, tu n’as pas tant de temps que ça devant toi.

Puis, comme Jag ne bougeait pas, il précisa :

— Je ne sais pas trop ce que tu as en tête mais mon marché ne vaut que pour cette fois. Si tu n’en profites pas, je m’estimerai quitte tout de même !

Sur ces mots, il regagna la draisine.

Bientôt, une fusée verte éclata haut dans le ciel, tirée par Cavendish. C’était le signal qu’attendait le train pour s’ébranler.

Le soleil commençait à percer. Une belle journée s’annonçait.

Jag marcha jusqu’au quai proche, s’assit. Il avait décidé de rester. Cela s’était fait sans qu’il en ait vraiment conscience, à son insu, avant de lui apparaître comme une évidence.

Pour l’heure, sa survivance passait par un doux visage aux yeux verts. Celui de Monida. Il ne pouvait se résoudre à les

abandonner, elle et l'enfant. Il se battrait pour eux.

Sa tâche terminée, Cavendish revenait doucement vers lui. Il s'assit près de lui sans rien dire.

Dans une heure, le train serait là.